LE

JOURNALISTE.

Digitized by Google

IMP. DE HAUMAN ET Cᵒ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

Digitized by Google

LE

JOURNALISTE

PAR

M. ÉMILE SOUVESTRE.

TOME II.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE RENCONTRE.

Digitized by Google

UNE RENCONTRE.

J'étais assis devant le poêle d'une hôtellerie suisse, séchant au feu mes pieds chargés de la neige des Alpes. Les voyageurs, qui à mon arrivée s'étaient dérangés pour me faire place, avaient repris leurs attitudes nonchalantes, et la conversation, un instant interrompue, s'était engagée de nouveau.

Je commençai bientôt à sentir qu'une douce chaleur m'entrait par tous les pores ; mes yeux, fatigués par l'éclat des glaciers, se délassèrent dans la demi-obscurité qui nous enfourait, et ma

poitrine respira plus librement un air moins raréfié que celui des hautes montagnes. Satisfait de mon *comfort*, je me rapprochai encore un peu des bouches de chaleur du poêle, qui m'envoyaient de véritables rayons de soleil, je m'étendis plus voluptueusement sur mon fauteuil de jonc, et je songeai enfin à regarder autour de moi.

Douze voyageurs, environ, étaient réunis dans la grande salle de l'hôtel de la Cigogne; Allemands pour la plupart, comme il était facile de le voir à leur manière de fumer, pleine de gravité et de philosophie. Ils ne buvaient point à longs traits l'odorante fumée, mais à petits coups, et avec la patiente économie du bœuf ruminant son herbe fleurie. Un seul fumait avec cette impatience française qui hâte tout, même le plaisir; je le reconnus sur-le-champ pour un Alsacien que j'avais déjà rencontré dans mes excursions; nous nous adressâmes un bonjour de reconnaissance, bien que nous ne nous fussions jamais parlé.

— J'ai eu l'honneur de voir monsieur à Lausanne?

— Et à Chamouni.

7.7.90
PH37709 . BK2

— C'est cela!

Nous nous saluâmes de nouveau, et la conversation en resta là. Mon Alsacien se mit à causer en allemand avec ses voisins; j'entendis qu'il parlait de toiles peintes et d'huile de colza.

Cependant, au bout de quelque temps, il se tourna vers un coin de la salle, et s'écria :

— Eh bien! professeur, vous savez nos conventions; vous me devez une histoire.

Je regardai le nouveau personnage auquel cette interpellation s'adressait, et j'aperçus un voyageur de moyen âge que je n'avais point encore remarqué. Près de lui était assise une femme que je reconnus sur-le-champ pour la sienne, à je ne sais quelle identité d'expressions, de gestes, de pose, que peut seule expliquer une cohabitation intime et habituelle.

A l'appel de mon compatriote, le professeur avait fermé le livre qu'il lisait :

— Vous avez raison, dit-il; lorsque le hasard nous réunit à Genève, et que je racontai devant vous à des amis le *Courant de mer*, je vous promis une nouvelle histoire dans le cas où je

vous retrouverais; je veux tenir ma promesse.

A ces mots les Allemands se regardèrent en signe de joie; les pipes furent remplies, chacun s'arrangea plus commodément dans la place qu'il occupait, et le professeur commença.

« Avant que Luther fût venu prêcher la grande réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne : c'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frêle qui s'élevait du milieu des bois, et autour duquel voltigeaient des palombes. Là se cachaient tous les vices qu'engendre l'ignorance jointe à l'oisiveté; mais là aussi vivaient des hommes insensibles aux jouissances de la terre, saints avares qui n'occupaient leur esprit que de l'héritage promis par le Christ.

« A Olmutz surtout, il en était un qui s'était rendu célèbre dans la contrée par sa piété et son instruction : c'était un homme simple comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer, plus on s'y avance, plus l'horizon devient large, et plus on se sent petit.

Frère Alfus avait eu pourtant aussi ses heures de doute; mais après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, il avait appelé à son secours *la foi des petits enfants ;* puis, confiant sa vie à la prière comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement au roulis des purs amours, des religieuses visions et des célestes espérances.

« Cependant de mauvaises rafales agitaient encore, par instant, le saint navire! par instant les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste : de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur, son cœur avait froid, et il ne savait plus prier. Errant par les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt; mais il interrogeait vainement la nature; à toutes ses demandes les montagnes, les flots et les feuilles ne lui répondaient qu'un seul mot : Dieu!

« Frère Alfus était sorti victorieux de beau-

coup de ces crises, et chaque fois il s'était affermi dans ses croyances, car la tentation est la gymnastique de la conscience; quand elle ne brise point celle-ci, elle la fortifie. Mais depuis quelque temps une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour, et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme au milieu de magnificences sans terme? La jouissance immuable ne devait-elle point conduire à l'ennui? L'éternité!.. quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement! Quel homme voudrait de sa plus grande joie pour l'éternité? O mon Dieu! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances! L'éternité! l'éternité!... — O mot triste! ô mot qui fais peur et qui fais pleurer sur la terre, que peux-tu donc signifier dans le ciel?

Digitized by Google

« Ainsi pensait frère Alfus, et chaque jour ses incertitudes étaient plus grandes. Un matin il sortit du monastère avant le lever des frères et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube ; on eût dit une femme souriant dans ses pleurs. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline : les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée, et quelques papillons encore à demi endormis voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé y finir ses jours. C'est que pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air, étaient des nouveautés enivrantes. Aussi la douce année qu'avait été l'année de son noviciat !... Que de longues courses dans les vallées !

que de découvertes charmantes! Ruisseaux chantant parmi les gaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisières des bois, oh! quel bonheur de vous trouver une première fois! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée! — Mais, hélas! ces plaisirs eux-mêmes durent peu ; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne! l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

« Hélas! frère Alfus en était arrivé là. Semblable à ces hommes qui, pour avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant?

« Tout en se proposant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée. La tête penchée sur sa poitrine et les bras pendants, il allait toujours sans rien voir, franchissant les ruisseaux, les bois, les collines. Déjà le clocher du monastère avait disparu; Olmutz s'était enfoncé dans les brumes avec ses églises et ses fortifications; les montagnes elles-mêmes ne se montraient plus à l'horizon que comme de bleus nuages; tout à coup le moine s'arrêta, il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue, comme un océan de verdure; mille rumeurs charmantes bourdonnaient à l'entour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles.

« Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant, et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu. Mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus grande; il trouvait des arbres chargés de fleurs, qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'énervant comme ceux de la terre; on eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme : c'était

quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action, ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime. Bientôt Alfus entendit une harmonie qui remplissait la forêt : il avança encore, et il aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lumière merveilleuse. Ce qui le frappa surtout d'étonnement, c'est que le parfum, la mélodie et la lumière ne semblaient former qu'une même chose; tout se communiquait à lui par une seule perception, comme s'il eût cessé d'avoir des sens distincts, et comme s'il ne lui fût resté qu'une âme. Cependant il était arrivé près de la clairière et s'était assis pour mieux jouir de ces merveilles, quand tout à coup une voix se fit entendre, mais une voix telle que ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort, n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût

dit des flots de mélodie, ce n'était point un langage, et cependant la voix *parlait!* science, poésie, sagesse, tout était en elle. Pareille à un souffle céleste, elle enlevait l'âme et la faisait onduler dans je ne sais quelle région ignorée. En l'écoutant, on savait tout, on sentait tout; et comme le monde de la pensée qu'elle embrassait en entier est infini dans ses secrets, la voix toujours unique était pourtant toujours variée; l'on eût pu l'entendre pendant des siècles sans la trouver moins nouvelle.

« Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il semblait qu'il y découvrait à chaque instant quelques mystères ineffables : c'était comme un horizon des Alpes à l'heure où les brouillards se lèvent et dévoilent tour à tour les lacs, les vals et les glaciers.

« Mais enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit sous les arbres, et la voix se tut. Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis voulut se lever pour reprendre

sa route ; mais ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Il parcourut avec peine le sentier par lequel il était venu, et se trouva bientôt hors du bois.

Alors il chercha le chemin du monastère : ayant cru le reconnaître, il hâta le pas, car la nuit allait venir; mais sa surprise augmentait à mesure qu'il avançait davantage : on eût dit que tout avait été changé dans la campagne depuis sa sortie du couvent. Là où il avait vu les arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires; il chercha sur la rivière le petit pont de bois tapissé de ronces qu'il avait coutume de traverser, il n'existait plus, et à sa place s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles :

« — Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz, nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

« — Ces femmes sont folles, se dit Alfus, et il passa outre.

« Cependant il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles ; il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie, et s'avança vers le seuil. Mais, ô surprise ! la porte n'était plus à sa place accoutumée ! Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur. Le monastère d'Olmutz avait changé d'aspect ; l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux, un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage ! Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée, et sonna doucement : ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son ; un jeune frère gardien vint ouvrir.

« — Que s'est-il donc passé ? demanda Alfus ; Antoine n'est-il plus le portier du couvent ?

« — Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

« Alfus porta les mains à son front avec épouvante.

« — Suis-je devenu fou ? dit-il, n'est-ce point

ici le monastère d'Olmutz, dont je suis parti ce matin ?

« — Le jeune moine le regarda.

« — Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais pas.

« Alfus promena autour de lui des yeux égarés; plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela, mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait, il courut à eux pour regarder leurs visages, il n'en connaissait aucun.

« — Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria-t-il; au nom du ciel, mes frères, regardez-moi; aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu? N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus?

« Tous le regardèrent avec étonnement.

« — Alfus, dit enfin le plus vieux, oui, il y a eu autrefois à Olmutz un moine de ce nom; je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme savant et rêveur qui aimait la solitude. Un jour il descendit dans la vallée, on le vit se perdre au loin derrière les bois, puis on l'attendit vainement, on ne sut jamais ce que frère Alfus était devenu, mais

depuis ce temps il s'est écoulé un siècle entier.

« A ces mots Alfus jeta un grand cri, car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur :

« — O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre à celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre vôtre voix; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles; soyez béni, ô mon Dieu! et pardonnez à votre indigne serviteur.

« Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut. »

Quand le professeur eut fini son histoire, il n'y eut ni exclamation, ni applaudissements, mais un long silence. Chacun semblait méditer le sens de la légende qui avait été racontée, et pendant plusieurs minutes on n'entendit que la rumeur éloignée des cascades et la douce respiration du chien étendu à nos pieds. Le récit du vieillard nous avait tous jetés dans je ne sais quelle rêverie craintive : on eût dit qu'aucune voix n'osait trou-

bler le silence de la grande salle de l'hôtellerie, lorsque tout à coup onze heures sonnèrent. Le timbre de l'horloge sembla briser le charme qui nous tenait muets.

— Déjà! dit le vieux professeur en regardant sa montre et en se levant. Sa femme allait l'imiter, lorsque je lui pris la main.

— De grâce, encore une histoire, monsieur, m'écriai-je.

Le vieillard sourit.

— Il est tard, et ma course d'aujourd'hui a été longue.

— Au nom de Dieu! encore une histoire, monsieur; songez que nous ne nous retrouverons plus, et que c'est probablement la seule prière que je vous adresserai dans ce monde.

— Vous avez raison, dit-il en se rasseyant, il ne faut point refuser celui qui ne peut vous demander qu'une fois, surtout lorsqu'il vous prie au nom de Dieu; je vais vous conter une histoire.

Les Allemands qui entouraient le foyer tirèrent leurs pipes d'entre leurs dents, pour cracher sur les tisons, et firent entendre un grognement de

joie. Le vieux conteur avait posé la main sur son front, il parut chercher un instant, puis commença ainsi :

« S'il y a parmi vous quelqu'un de Stuttgard, nul doute qu'il n'ait connu Frantz Harick, médecin de l'université. Harick m'aimait en frère, et nous ne nous quittions guère du temps que nous habitions la même ville. Nous passions ensemble des soirées entières, comme les vrais amis seuls peuvent les passer, sans nous regarder, sans nous parler, mais heureux de savoir que nous étions l'un près de l'autre. Nous allions souvent nous promener le long des sentiers bordés de coquelicots qui côtoient les blés mûrs; nous marchions en écoutant les cigales, en regardant les nuages, et nous nous sentions heureux sans nous le dire, parce que nous étions ensemble et que nous nous complétions l'un l'autre. Seulement, quand un beau rayon tombait du ciel sur quelque gaie cabane tapie dans les vignes; quand, au fond d'une gorge sauvage, un ruisseau s'élançait tout échevelé du milieu des ronces ou gazouillait dans

les cressons en fleurs, nous nous regardions en souriant, car la même pensée nous venait toujours au même instant. Oh! c'était une bonne amitié que la nôtre, une de ces amitiés solides qui naissent quand les cœurs sont encore jeunes et que les cheveux sont gris; car Frantz Harick était déjà avancé en âge, quoiqu'il ne fût pas encore aussi célèbre qu'il l'est devenu depuis.

Ses commencements avaient été durs, et il s'était bien débattu contre les flots de la vie avant de pouvoir surnager. Aussi était-ce un homme triste comme tous ceux qui ont été longtemps maltraités et dont le calme n'est que du courage; les jours d'épreuves semblaient finis pour lui, mais les réussites tardives ne guérissent point ces âmes qui ont contracté l'infirmité du malheur. La bonne fortune est, pour l'homme fatigué par la lutte, ce qu'est la bonne chère pour le vieillard qui a perdu l'appétit.

« Un jour que Frantz était plus triste que d'ordinaire :

« — Harick, lui dis-je en lui prenant la main, tu penses encore au passé?

« — Oui, me répondit-il en soupirant.

« — Et tu t'affliges en te rappelant l'injustice des hommes envers toi ?

« — Je m'afflige en songeant à ma faiblesse et à ma méchanceté.

« Comme je m'étonnais, il secoua la tête avec une mélancolie amère.

« — Oh ! qui pourrait dire ce que les existences les plus innocentes en apparence renferment de coupables folies? Celui-là seul est pur, qui n'a point été éprouvé, car quiconque a passé à travers l'adversité y a laissé quelque chose de sa probité. Hélas ! quand nous sommes jeunes, ardents au bien et sans souillures, le bonheur nous fuit ; nous nous épuisons à combattre, puis viennent les découragements ou les colères, et nous nous lassons ; nous disons adieu à nos pudeurs intimes, à nos scrupules de cœur ; nous cherchons les rigoureuses limites du bien et du mal, nous nous exerçons à côtoyer le vice adroitement et sans trop nous y salir ; c'est là ce qu'on appelle *apprendre à vivre*. Alors la fortune se montre moins rebelle ; nous réussissons mieux à mesure que

nous devenons plus durs ou plus lâches, car les victoires de la vie sont comme celles du champ de bataille, on ne les remporte qu'en égorgeant quelque scrupule, ou en enchaînant quelque vertu. Oh! crois-moi, Wilhem, le passé est plus triste pour les fautes que pour les malheurs qu'il rappelle ; crois-moi, il y a bien peu d'hommes qui pourraient y regarder en détail sans rougir.

« — N'es-tu donc pas un de ces hommes, toi? Quelle mauvaise action as-tu commise ?

« — Aucune aux yeux du monde, mais aux yeux de la justice!... Vois-tu, Wilhem, on n'a pas beaucoup souffert sans avoir fléchi quelquefois; le malheur est la plus redoutable des tentations; il nous fait douter de nous-mêmes et de Dieu. Je me suis rendu coupable de bien des fautes depuis que je suis né, mais il en est une dont le souvenir me revient sans cesse.

« Il se tut un instant, et voyant que je ne l'interrogeais pas :

« — Tu n'oses point m'en demander l'aveu, n'est-ce pas? Tu fais comme les fils de Noé qui fermèrent les yeux devant la nudité honteuse de

leur père; mais je veux tout te dire, Wilhem : confesser une mauvaise action, c'est commencer à l'expier.

« Je sortais de l'université lorsque j'allai m'établir à Offenbach. Offenbach est un petit village de la Souabe, où chaque maison a devant sa porte un sapin et un tilleul, comme un double symbole de la douleur et de la joie qui veillent au seuil de toute demeure mortelle. L'air y est pur, les femmes y sont belles, et les vieillards y meurent sans infirmités. Un médecin eût pu choisir une meilleur résidence; mais je fus séduit par la beauté du lieu; puis aucune raison ne m'attirait ailleurs. Je possédais cette triste liberté que donne l'abandon. Je m'établis donc à Offenbach, espérant que ma profession me procurerait toujours *le pain et le sel*, seules richesses auxquelles je voulusse prétendre.

« Ma première visite fut au docteur qui habitait déjà le village. Je trouvai un homme sec, froid, calculateur, qui me répondit à peine, et m'observa beaucoup. Il me fut aisé de comprendre que mon arrivée à Offenbach effrayait son avarice,

et qu'au lieu d'un confrère j'avais rencontré un ennemi.

« — Que m'importe après tout? me dis-je, il ne pourra me rendre le ciel d'Offenbach plus froid, ni sa campagne moins belle!

« J'étais loin de prévoir ce que peut faire souffrir la jalousie d'un méchant.

« Dans un pays écarté comme Offenbach, tout homme qui voyage est au moins un escroc en fuite, étranger y est synonyme d'aventurier. J'étais inconnu, peu causeur, et par conséquent facile à rendre suspect; je m'aperçus bientôt que j'inspirais de la défiance. Les marchands ne me fournissaient rien qu'en présentant sur-le-champ leurs mémoires, et mon hôtesse me demanda de la payer d'avance. J'avais fait la connaissance de deux voisins; insensiblement leurs visites cessèrent. Je voyais ainsi s'élever contre moi des préventions sans nom et dont j'ignorais la cause. J'aurais pu mettre fin à ces tracasseries en quittant le village; mais l'orgueil blessé m'y retenait, je repoussais l'idée de partir en laissant derrière moi une réputation douteuse.

« Une circonstance frivole vint accroître la défiance générale. Le docteur avait répandu le bruit que je n'étais point médecin. Le juge du canton me fit en conséquence appeler, afin que j'eusse à justifier de mon titre. Je lui montrai mes diplômes, qu'il examina et qu'il me rendit en s'excusant; mais on sut à Offenbach que j'avais paru devant le juge, et chacun expliqua à sa manière cette comparution.

« Pour comble de disgrâce, mon isolement m'ôtait tout moyen d'éclairer l'opinion. Aussi ma position devenait-elle plus pénible chaque jour. Il s'était formé autour de moi une sorte de cordon sanitaire qui tenait tout le monde à l'écart sans que je connusse la maladie dont on m'accusait. Lorsque je traversais le village, les enfants interrompaient leurs jeux pour me regarder, et si je voulais sourire à l'un d'eux ou passer ma main sur ses cheveux, il s'éloignait en baissant la tête.

« Mais dois-je le dire, Willem? quelque chose me tourmentait plus que tout le reste (quelque chose de futile en apparence et que j'ose à peine avouer maintenant). Le vieux médecin avait un

chien fort beau et fort aimé dans le village; on l'appelait Oberon : soit que son maître lui eût appris à me connaître, soit que mon isolement habituel lui déplût, ce chien ne pouvait me rencontrer sans me poursuivre. Acharné sans motif à mes pas, il personnifiait en quelque sorte l'opinion publique. Aussitôt qu'il m'apercevait, ses aboiements attiraient aux portes les habitants d'Offenbach, et il me semblait lire sur toutes les figures une méchante joie. Cette haine d'Oberon était un supplice d'autant plus cruel, que c'était une sorte de témoignage contre moi. Je sentais qu'aux yeux de gens grossiers, cet acharnement d'un animal doux et caressant pour tout autre avait quelque chose d'accusateur; j'avais l'air d'avoir assassiné quelque nouveau gentilhomme de Montargis. Aussi, quand j'entendais de loin la voix d'Oberon, faisais-je de longs détours pour l'éviter. Vous ne pouvez guère me croire, Wilhem, et cependant c'est la vérité; j'avais supporté le reste avec courage, sinon avec calme, mais ce chien mit à bout ma patience, ce chien me devint plus insupportable que toutes les calomnies. Je le détestais

surtout, parce qu'on ne pouvait ni se venger d'un tel ennemi ni le mépriser ; il me ravalait en me faisant souffrir une douleur ridicule.

« Je revenais un soir des environs d'Offenbach, le fusil sur l'épaule, mais peu disposé à la chasse et fort mécontent de quelques nouveaux mensonges du vieux médecin lorsqu'au détour du chemin, je le rencontrai lui-même face à face; nous pâlimes tous deux, lui de peur, moi de colère. Cependant j'allais passer sans rien dire, lorsqu'Oberon s'élança vers moi avec des aboiements furieux.

« — Rappelez votre chien, monsieur! m'écriai-je en saisissant mon fusil.

« Je ne sais ce que le docteur s'imagina, mais il pressa le pas sans m'écouter; le chien s'animait de plus en plus, et tournait autour de moi en me montrant les dents : j'armai mon fusil.

« — Rapppelez votre chien! répétai-je.

« Le coup partit presque au même instant; j'entendis un long cri plaintif, et je vis Oberon qui se roulait tout sanglant. Le vieux médecin s'était arrêté.

— « Vous l'avez voulu, lui dis-je d'une voix altérée; je vous avais dit de le rappeler.

« Et je passai rapidement.

« Arrivé chez moi, je m'assis tout tremblant. J'étais ému comme si j'eusse commis un crime. Je voyais toujours Oberon se débattant dans la poussière.

« Je me couchai, espérant échapper, par le sommeil, à cette vision pénible; mais je dormis mal : une sorte de fièvre m'agitait. Le lendemain, je me levai plus tôt que de coutume; j'essayai d'écrire, d'étudier; je ne pus fixer mon esprit. J'aurais voulu sortir, mais je craignais de traverser le village; il me semblait que j'allais lire des reproches dans tous les regards. On ne pourrait connaître les excuses de ma violence, et le docteur allait sans doute s'en servir pour me rendre plus odieux. Puis ma conscience me disait elle-même que je m'étais abaissé à une vengeance cruelle; j'avais honte de ma misérable action.

« Vers la nuit pourtant, je me hasardai à traverser le village. En passant sur la place, il me sembla que les enfants s'écartaient de moi avec

plus de crainte. Oberon, que je rencontrais habituellement dans cet endroit, n'y était pas, et son absence me serra le cœur; que n'aurais-je point donné ce soir-là pour entendre ses aboiements, qui, la veille encore, me causaient tant d'irritation!

« Plusieurs jours se passèrent dans cette anxiété. J'aurais voulu savoir ce qu'était devenu le chien du docteur, et je n'osais m'en informer à personne; je ne l'avais point tué, je l'espérais du moins; mais qu'en avait-on fait? Plusieurs fois déjà j'avais passé vis-à-vis la maison du vieux médecin, que j'évitais autrefois, dans l'espoir de découvrir quelque chose, mais sans rien apprendre; enfin, pourtant, un soir, j'aperçus de loin un chien étendu sur le seuil; je hâtai le pas : c'était Oberon qui dormait au soleil couchant! Cette vue me fit battre le cœur. Je m'approchai vivement en l'appelant par son nom; au son de ma voix il se redressa épouvanté, voulut fuir, chercha en vain la porte, et alla se frapper le front contre la muraille. Étonné, je pris sa tête dans mes mains, et la relevai : Oberon était aveugle!

« Je ne saurais te dire, Wilhem, à quel point

cette découverte me saisit. Je laissai aller le chien du docteur, et sentant qu'une larme me venait aux yeux, je continuai mon chemin.

« Les jours suivants, je passai par le même endroit pour revoir Oberon; mais sa haine contre moi s'était transformée en terreur, et il rentrait aussitôt qu'il sentait mon approche. Du reste, je m'aperçus bientôt qu'en perdant la vue, le chien du docteur avait tout perdu. Devenu inutile, on avait cessé de lui donner des soins, et sa maigreur attestait assez le cruel abandon de son maître. Il était clair que celui-ci ne le gardait plus que pour rappeler à tous ma violence : c'était une preuve vivante qu'il conservait contre moi. Les enfants d'Offenbach, qui avaient aimé Oberon tant qu'il avait été beau et joueur, le prirent aussi en dégoût, dès qu'ils le virent malade et triste; ne pouvant plus s'amuser de sa force, ils s'amusèrent de ses infirmités. Alors le chien, naguère si vif, si fier, si irritable, devint lâche par souffrance; sa tête se courba, ses jambes s'affaissèrent, et son attitude révéla l'attente continuelle du châtiment.

« Je suivais cette progression des souffrances endurées par Oberon avec toute l'attention qu'un homme solitaire et malheureux lui-même peut donner à une douleur dont il a été la cause. Plus heureux, j'aurais peut-être moins songé au mal que j'avais fait, car la prospérité endurcit le cœur, et l'on s'habitue vite à la considérer comme une justification de tous ses actes; mais j'étais triste, j'avais l'âme vide : à défaut d'autre chose, un remords était une occupation. Ce coup de fusil m'avait d'ailleurs fatalement éclairé. Je m'étais demandé ce qu'eût fait ma colère si un homme se fût trouvé à la place d'Oberon, et j'avais compris avec effroi qu'il y a dans ce que le monde appelle un honnête homme tout ce qu'il faut pour faire un assassin. Que te dirais-je enfin? Je regrettais d'avoir fait souffrir volontairement un être doué de vie; mais je regrettais surtout mon impuissance à me dominer. Qu'importait le peu de gravité du résultat? l'acte lui-même n'en avait pas moins de valeur morale; c'était ma première cruauté.

« Le séjour d'Offenbach me devint de plus en

plus insupportable : à toutes mes afflictions se joignit bientôt la misère, car tous les genres de confiance m'avaient été refusés. Je résolus enfin de chercher ailleurs une hospitalité moins amère. Mais, en partant, je ne voulais laisser derrière moi aucun souvenir fâcheux, aucun regret surtout; et qu'allait devenir Oberon? Qu'on ne me raille point de cette préoccupation; son objet pouvait la rendre puérile, mais elle était juste dans son principe. Je résolus d'emmener avec moi le chien du docteur en expiation de ma faute, et aussi comme enseignement pour l'avenir. Je me rendis donc chez le vieux médecin, qui se montra fort surpris et presque effrayé à mon aspect.

« — Je quitte Offenbach, lui dis-je.

« Un sourire triomphant traversa son œil rusé.

« — Mais avant de partir, j'ai une demande à vous faire.

« Il redevint sérieux.

« — Voulez-vous me donner Oberon?

« — Mon vieux chien aveugle? dit-il en me regardant stupéfait.

« — Lui-même.

« — Qu'en pourrez-vous faire? C'est donc pour avoir le plaisir de le tuer?

« Je me levai d'un bond, les mains serrées de rage; mais je m'apaisai presque aussitôt.

« — Donnez-le-moi, répétai-je, je ne lui ferai point de mal.

« — Prenez-le si vous voulez, dit le docteur en haussant les épaules; aussi bien il vous appartient déjà un peu : il porte votre marque.

« Je saluai sans répondre, et je sortis.

« Le soir même j'étais sur la route de Berlin, et Oberon dormait sur la paille de l'impériale. Arrivé à l'auberge où nous devions déjeuner, je priai le conducteur de le descendre. J'étais à la porte, et, dès qu'il fut à terre, je l'appelai; mais à peine eut-il entendu ma voix, qu'il se mit à fuir à travers la campagne. Nous nous trouvions au sommet d'une colline, brusquement interrompue à droite par un ravin, au fond duquel tournait un moulin; le chien aveugle courait dans cette direction; je m'aperçus qu'il allait droit au précipice. Je voulus le poursuivre; mais, au bruit de mes pas, il s'élança plus rapidement, et je le

vis disparaître dans le gouffre : au moment où j'arrivais, son corps en lambeaux passait sous la roue du moulin. »

Ici le professeur se tut. J'avais écouté son récit avec un intérêt que ne pourra faire comprendre la pâle contrefaçon que je viens d'en donner. Il se leva avec sa femme, vint à moi en souriant et me tendit la main :

— J'ai fait ce que vous me demandiez, dit-il, le ciel soit loué si mon histoire vous a plu. Maintenant, adieu : bon sommeil pour cette nuit et bonheur pour toujours.

— Merci, lui dis-je à mon tour en lui serrant la main; je n'oublierai de ma vie ni cette rencontre, ni vos histoires.

Le lendemain je me réveillai de bonne heure, et je me levai en toute hâte, espérant revoir notre conteur de la veille. Je trouvai à ma porte l'Alsacien qui sortait aussi.

— Avez-vous vu le professeur et sa femme? lui demandai-je.

— Ils sont partis.

Digitized by Google

Je ne pus retenir une exclamation de surprise.

— Et savez-vous au moins leur nom?

— Pardieu! qui ne connaît Schubert, le professeur de Munich?

— Que dites-vous? Schubert le naturaliste, l'auteur de l'*Histoire de l'âme*, de *la Symbolique des rêves*, des *Considérations sur le côté obscur de la nature*, des *Voyages dans le pays de Saltzbourg, le Tyrol et le midi de la France!*

— Lui-même.

— Mais il voyageait à pied?

— Toujours. Il a parcouru ainsi une partie de l'Europe, ayant pour tout bagage une boîte à herborisation, la Bible et sa femme, qui le suit en tricotant. Dans ce moment ils gagnent tranquillement je ne sais quel port de mer où ils veulent s'embarquer.

— Et où vont-ils donc? m'écriai-je de plus en plus surpris.

— En Palestine (1).

(1) Ce que nous disons ici de Schubert et de sa manière de voyager est exact. Il est également vrai que cet habile écrivain se trouve maintenant en Palestine. L'histoire

du moine Alfus fait partie d'un de ses ouvrages, intitulé : *De l'Ancien et du Nouveau ;* son titre est : *l'Oiseau du Paradis.* Nous nous sommes souvent écartés pour les détails de la version allemande. Schubert passe parmi les savants de son pays pour un auteur plus ingénieux qu'exact. Mais si son imagination pleine de poésie a nui à sa réputation de naturaliste, en revanche elle lui a acquis une juste célébrité comme écrivain, et il est peu d'auteurs qui soient maintenant plus populaires en Allemagne.

Digitized by Google

34

LES EAUX D'ABANO.

LES EAUX D'ABANO.

Deux hommes étaient assis sous un berceau de vigne, les coudes appuyés sur une table rustique, et fumant des cigarettes parfumées.

Le plus vieux, qui paraissait avoir environ quarante ans, était grand et pâle; son costume, riche quoique simple, avait quelque chose de grave et presque de militaire; quant au plus jeune, il se faisait remarquer par l'élégance débraillée alors à la mode en Italie comme en France. Ce fut lui qui reprit la conversation évidemment tombée depuis plusieurs minutes.

Digitized by Google

— Ma foi, mon cher Alfieri, dit-il en secouant délicatement la cendre de sa cigarette, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer en venant aux eaux d'Abano.

— C'est cependant la place d'un malade.

Le jeune homme regarda le comte.

— En effet, reprit-il, je vous trouve changé; vous êtes encore plus pâle que de coutume. Avez-vous consulté les médecins.

— Oui.

— Que vous ont-ils dit?

— Ce qu'ils disent toujours. L'hiver ils me promettent la guérison pour l'été prochain; l'été ils me la promettent pour l'hiver; les docteurs de Milan me conseillent l'air de Naples, et les docteurs de Naples l'air de Milan! Je me laisse conduire, je fais ce qu'ils veulent, et j'achève tranquillement de vivre.

— Allons donc, quelle idée! est-ce qu'on meurt à votre âge.

— Quelquefois, murmura Alfieri d'un air pensif et en baissant la tête.

— Parbleu, j'y suis! s'écria le jeune homme;

je parie que vous pensez à la prédiction de votre vieille sorcière.

— Ai-je tort, Celini? Je n'avais que douze ans lorsque cette femme m'a annoncé tout ce qui m'est arrivé depuis. Elle m'avait averti que je quitterais le Piémont, que je deviendrais poëte, que mon nom serait célèbre.

— Et que vous deviez mourir à trente-cinq ans? Qui ne connaît cette histoire? Vous avez fait sur cette prédiction un admirable sonnet que toute l'Italie sait par cœur. Mais, que diable! vous avez trop de raison pour être superstitieux!

Le comte soupira sans répondre, et il y eut un moment de silence.

— Voulez-vous savoir ce qui vous tue? reprit Celini; c'est votre isolement. Au fond vous n'êtes point malade.

— Les médecins me l'ont assuré, répondit le comte en souriant, et je sais que je mourrai très-bien portant.

— Pourquoi ne pas vous distraire? Quand vous avez quitté Milan vous parliez de voyager; je vous croyais en Espagne.

Digitized by Google

— J'en viens.

— Ah!... vous deviez visiter la France.

— J'en viens.

— L'Allemagne?

— J'en viens.

Celini le regarda entre les deux yeux.

— Mais vous venez donc de partout? s'écria-t-il. Au fait, je me rappelle que vous êtes un voyageur expéditif ; vous visitez les pays au galop de votre cheval! Mais vous ne devez avoir rien vu.

— Pardonnez-moi; j'ai vu des montagnes, des routes, des villes, et, au milieu de tout cela, beaucoup d'hommes qui s'agitaient pour ne rien faire.

— Et qu'avez-vous remarqué ?

— Trois institutions fort belles : la schlague en Allemagne, la police en France et l'inquisition en Espagne.

— Vous serez toujours le même, dit Celini en riant : misanthrope et républicain; un vrai descendant de Brutus devenu sujet du pape.

Puis, prenant un ton plus sérieux :

— Savez-vous, Alfieri, que vous ne méritez pas les faveurs dont le sort vous a comblé? Tous nos théâtres retentissent de vos triomphes; l'Italie entière a les yeux sur vous; vous êtes noble, riche, encore jeune, et vous paraissez mécontent de vivre!... Que pouvez-vous donc désirer pour être heureux ?

— Mon Dieu, qui sait? quelque chose, peut-être, que possède le dernier de ceux qui me regardent du milieu de la foule : un bonheur obscur, une maisonnette cachée dans les arbres, et une femme aimée assise sur mes genoux.

— Mais, tout cela, qui vous empêche de l'avoir ?

Alfieri haussa légèrement les épaules en soupirant.

— Vous oubliez que le hasard a fait de moi un *homme célèbre*, dit-il, et un *homme célèbre* est un animal rare que chacun veut voir. Je cherche vainement l'ombre : il faut que je vive perpétuellement en plein jour et en représentation. Tout le monde se croit le droit de regarder jusqu'au fond de mon existence; mes livres sont

comme des laquais, qui crient partout mon nom devant moi. Dès que je parais, adieu la libre causerie; chacun se hausse sur la pointe du pied, pour me voir par-dessus l'épaule de son voisin. En ma présence, les femmes se taisent par crainte ou posent par vanité. Vous le savez, d'ailleurs, Celini, élevé au fond des montagnes, longtemps étranger au monde, j'y apporte une tristesse embarrassée. Tous ces regards qui sont sur moi me gênent, me font souffrir; ne pouvant distinguer la sympathie véritable de la curiosité, je me tiens à l'écart et je garde le silence. On me trouve hautain quand je ne suis que malheureux! Ah! pauvre et obscur, je pourrais croire à l'intérêt que l'on me témoigne, tandis que maintenant je doute toujours de la sincérité d'une affection et je ne sais jamais si c'est moi que l'on aime ou si c'est ma position.

— Je comprends; vous êtes malheureux comme un roi.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité. Lorsque je suis arrivé ici, j'espérais échapper à ces ennuis; pendant quelques jours, j'ai pu

vivre comme tout le monde, d'une vie libre et simple, j'étais heureux !... Lorsque l'arrivée d'un homme, qui m'avait aperçu je ne sais où, a tout détruit.

— Voyez pourtant l'injustice du sort, dit Celini ; votre célébrité vous gêne, et moi j'ai beau travailler, je reste plongé jusqu'aux oreilles dans mon obscurité.

— C'est de votre faute, vous ne faites rien sérieusement.

— Pardieu ! il s'agit bien de cela ; oubliez-vous que je suis aux gages d'un *impressario*, obligé d'avoir trois actes d'esprit tous les mois. Vous ne savez pas ce que c'est que les théâtres, mon cher ; des espèces de cabarets où l'on tire son génie à la clef...

— Au risque de trouver bientôt la lie.

— C'est précisément ce qui m'est arrivé ; j'ai vécu longtemps sur une douzaine d'idées... Vous savez, une idée, cela peut se présenter de mille manières : on met le commencement à la fin, le milieu au commencement, et le public appelle cela de la fécondité ! Je suis allé ainsi trois ans ;

mais à la fin on s'est aperçu que je donnais du drap retourné pour du drap neuf; on a sifflé!

— Et comment avez-vous fait?

— Ma foi, quand j'ai vu qu'il fallait trouver du nouveau, je me suis décidé à voyager pour régénérer mes inspirations et chercher des sujets; si bien, mon cher comte, que ce n'est pas moi dans ce moment, mais le théâtre de Milan qui est malade et qui prend les eaux.

— Et vous pensez que ce moyen vous réussira?

— J'en suis sûr. Il y a foule à Abano, je ne puis manquer de rencontrer des originaux, d'entendre des anecdotes, de découvrir des intrigues; il se joue ici cinquante comédies par jour, et autant de drames; ce sera bien le diable si je n'en devine aucune : d'autant que je compte adopter un véritable rôle d'espion.

— N'avez-vous encore rien trouvé?

— Vous croyez rire... parce que je ne suis arrivé que depuis hier; eh bien! si je vous disais que je suis déjà sur la voie d'une intrigue!

Alfieri fit un geste d'incrédulité.

— Écoutez, dit Celini en baissant la voix, hier,

fort tard, ne pouvant dormir, par suite de l'agitation du voyage, je suis descendu au jardin; vous connaissez le petit pavillon qui se trouve au bout?

— Oui.

— Eh bien! je venais d'y arriver, et j'allais passer outre, lorsque j'entends tout à coup une porte ou une fenêtre se refermer brusquement; je me détourne, et me trouve face à face avec un inconnu.

— Que dites-vous?

— A ma vue, il s'arrête tout court, fait un mouvement comme pour me parler, puis paraît se raviser, tourne le dos et disparaît.

— Avez-vous vu ses traits?

— Comme je vous vois; il faisait un clair de lune admirable.

— Alors, vous pourriez le reconnaître?

— C'est déjà fait.

— Comment?

— Ce matin, je l'ai retrouvé parmi les baigneurs.

— Vous savez son nom?

— On l'appelle Marliano.

Le comte se leva vivement.

— Êtes-vous sûr qu'il sortit du pavillon? s'écria-t-il.

— Je ne puis l'affirmer; mais cela se pourrait.

— Et c'est bien au bout du jardin, près des peupliers, que vous l'avez rencontré?

— Sous les fenêtres de la marquise d'Alcanzo.

Alfieri devint pâle; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais il maîtrisa presque aussitôt son émotion et se rassit.

— Vous voyez que je n'ai point perdu mon temps, continua Celini, qui, tout entier à son récit, n'avait point pris garde au trouble du comte. Je suis sur la voie d'un imbroglio amoureux qui peut me fournir d'excellentes scènes. J'avais déjà remarqué ce Marliano pour sa laideur; il a l'air du mauvais larron. En le voyant suivre partout la marquise, qui a l'air de ne pouvoir le souffrir, j'avais cru d'abord que c'était son mari; mais on m'a détrompé; ceci est un secret qu'il faut que vous m'aidiez à éclaircir.

Il y en avait un, en effet; mais ce n'était point de ce jour que le comte en cherchait l'explica-

tion. Celini était loin de soupçonner tout l'intérêt que ce mystère avait pour lui, et dans quelles angoisses son récit venait de le jeter.

Il y avait trois mois environ que la marquise d'Alcanzo était arrivée à Abano, seule et malade. Alfieri avait alors affecté de la fuir, et n'avait négligé aucune occasion de lui témoigner de l'éloignement; mais la jeune veuve sembla prendre à tâche de détruire des préventions dont elle ignorait les motifs. Par suite, la froideur du comte fit insensiblement place à une politesse bienveillante, puis à une intimité chaque jour plus familière. C'était la première fois qu'il trouvait les grâces de la femme ennoblies par une intelligence qui semblait s'ignorer elle-même, sans pourtant s'abandonner. De douces habitudes s'établirent entre la marquise et lui. Il sentit bientôt qu'elle entrait dans sa vie, et en devenait la part la plus précieuse.

Il allait le lui dire sans doute, lorsque Marliano arriva. A sa vue, Bianca parut se troubler; elle l'accueillit avec un effroi déguisé : il y eut entre eux comme un combat muet, duquel la jeune veuve sortit vaincue et soumise.

Alfieri s'aperçut dès lors qu'elle le fuyait. On eût dit que ce Marliano exerçait sur elle une surveillance jalouse à laquelle elle se soumettait à contre-cœur. Quels étaient les droits de cet homme? Alfieri l'ignorait. S'il était l'amant de la marquise, pourquoi semblait-elle le craindre? s'il lui était étranger, pourquoi semblait-elle lui obéir? Le comte avait en vain hasardé quelques questions; l'Italienne s'était refusée à toute explication. Depuis quinze jours que Marliano était arrivé, rien n'avait révélé sa véritable position près de Bianca. Le récit de Celini paraissait, au premier abord, lever tous les doutes, mais en flétrissant la jeune veuve : le comte n'y crut qu'un instant. Son cœur se révolta contre une supposition injurieuse, et il aima mieux ne pas comprendre que de soupçonner.

Cependant une inquiétude navrante lui restait : croire à la pureté de l'objet aimé ne suffit pas; il faut qu'elle ne soit point discutée par l'esprit. Puis, quel était ce Marliano? qu'en fallait-il craindre ou espérer? Un premier examen ne révélait en lui qu'un de ces oisifs vulgaires dépensant

leur vie aux frivolités et aux désordres du monde ; mais, avec plus d'attention, on ne tardait point à découvrir sous cette enveloppe banale une ténacité violente : c'était évidemment une intelligence médiocre et sans noblesse, servie par une volonté tenace. Alfieri avait en vain voulu sonder plus avant dans cette âme obscure ; le Génois s'était enveloppé d'une politesse glacée qui l'avait arrêté. La marquise, d'ailleurs, permettait rarement des entretiens qu'elle semblait redouter, et qu'elle avait toujours l'adresse de rompre.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour, en descendant au jardin plus tôt que de coutume, le comte rencontra la jeune veuve assise sous les charmilles.

C'était la première fois, depuis l'arrivée de Marliano, qu'il la trouvait seule; il résolut d'en profiter. En le voyant, Bianca avait rougi, et Alfieri s'excusa d'avoir troublé sa solitude. La conversation fut d'abord languissante ; enfin, après quelques détours embarrassés, le comte s'arrêta brusquement, et, prenant la main de la marquise:

— Qu'avez-vous contre moi ! lui demanda-t-il subitement, et pourquoi m'évitez-vous ?

La marquise tressaillit.

— Moi, vous éviter, répéta-t-elle; qui peut vous le faire penser!

— Croyez-vous donc que je sois aveugle, madame? depuis quinze jours, voilà la première fois que je puis vous voir et vous parler.

La marquise, un instant déconcertée, s'était déjà remise.

— Êtes-vous bien sûr que la faute en soit à moi? demanda-t-elle en souriant; on ne rencontre que ceux qu'on cherche.

— Ah! madame, vous ne doutez point de mon empressement?

— Pourquoi donc? je sais combien mon arrivée à Abano vous avait contrarié au premier instant; après quelques jours d'intimité vous avez pu revenir à vos préventions.

Le comte rougit et voulut se défendre.

— Oh! ne niez point, continua la marquise : on vous a dénoncé à moi; je sais que la nécessité d'attendre quelques lettres a pu seule vous retenir ici et vous forcer à subir ma présence.

— J'ignore qui a pu vous instruire de ces

détails, madame, dit Alfieri avec une simplicité digne; mais je ne sais pas plus nier mes fautes que cacher ma pensée. Il est vrai qu'au premier instant, votre nom a réveillé en moi une pénible émotion et que je n'ai point cherché à la cacher. Mais si c'est là, madame, la cause de la froideur qui a succédé, depuis quelques jours, à votre bienveillance, vous punissez bien cruellement des préventions que votre présence a suffi pour dissiper.

— Et puis-je savoir quelles étaient ces préventions, monsieur?

— Refuser de vous les expliquer serait vous faire croire à quelque répugnance injurieuse : quand vous êtes arrivée, j'ai voulu partir, parce que votre vue me rappelait un souvenir douloureux.

— Et lequel?

— Celui d'un ancien compagnon d'études, madame, avec lequel j'avais grandi et que j'aimais comme on s'aime dans l'enfance, parce qu'on est joyeux et du même âge. Nous étions séparés depuis longtemps sans nous être oubliés ;

je savais qu'il vivait heureux à Gênes; des amis communs me donnaient de loin en loin de ses nouvelles. Il y a un an environ, j'appris qu'il aimait une femme belle, noble et recherchée; je lui écrivis deux fois sans obtenir de réponse; enfin, je reçus une lettre de sa mère... Son amour lui avait été funeste; un rival l'avait tué.

— Et vous appelez cet ami?

— Julio Aldi.

A ce nom, la marquise jeta un cri.

— Ce fut alors que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois, continua Alfieri...

Et voyant que la jeune femme avait caché son visage dans ses mains :

— Pardon, madame, dit-il d'une voix émue et suppliante, je vous ai affligée... mais il le fallait. Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai voulu un instant éviter une rencontre qui me rappelait la perte d'un ami.

— Mon Dieu! vous avez dû bien me haïr, s'écria la marquise, suffoquée par les larmes.

— Ne le croyez pas, madame; je sais que vous avez tout fait pour empêcher ce duel dont vous

étiez la cause innocente; que vous avez même couru au lieu du combat.

— Trop tard, mon Dieu !

— La faute n'en fut point à vous, et la mère d'Aldi elle-même vous a rendu justice; ce n'est pas vous qu'elle accusait dans sa douleur, madame, mais son fils, qu'une folle témérité avait jeté devant l'épée toujours levée de ce baron de Rocca. Ah! combien de fois moi-même l'ai-je condamné d'avoir ainsi exposé volontairement aux hasards d'un duel une vie pleine d'avenir! Je ne savais pas alors ce que la jalousie peut inspirer de colère; je ne savais pas ce qu'il y a de douloureux à trouver toujours près du visage aimé un autre visage dont la tranquillité insulte à vos angoisses, à entendre partout où retentit la voix connue une autre voix qui lui répond avec familiarité! Maintenant je comprends qu'Aldi ait préféré une mort presque certaine à ces tortures, car moi, homme de pensée et de rêverie, qui n'ai jamais touché une épée, je sens depuis quelques jours des désirs de combat; vingt fois un défi est venu sur mes lèvres, et j'aurais voulu

me trouver une arme à la main, achetant au péril de ma vie le droit d'aimer seul.

La voix d'Alfieri s'était élevée, son visage pâle étincelait, et, en prononçant ces derniers mots, sa main s'était étendue comme si elle eût tenu une épée ; la marquise fit un mouvement involontaire pour l'arrêter.

— Oh! ne craignez rien, reprit-il avec un sourire amer, j'ai refoulé ma colère au fond de mon cœur; de quel droit me serais-je fait le rival de quelqu'un? la jalousie n'est permise qu'à celui qui peut espérer l'amour...

Et cependant, ajouta-t-il après un court silence, qu'avais-je à risquer dans les hasards d'un duel? N'y en a-t-il pas déjà un engagé entre moi et la maladie? et celui-là, on m'en a prédit l'issue.

La jeune femme, qui avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur Alfieri, et joignit les mains avec une tendre douleur.

— Encore ces tristes pensées, dit-elle; mon Dieu, pourquoi ne point vouloir espérer?

— Je souffre, répondit Alfieri d'un air sombre.

La marquise se rapprocha insensiblement de lui ; son regard s'attacha sur les traits altérés du poëte avec une indicible inquiétude, et elle dit d'une voix tremblante et contenue :

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

— Vous me le demandez? ah ! ne savez-vous pas quel est mon mal et ce qu'il faudrait pour le guérir?... Rien qu'un peu d'affection qui me donnât le désir et la joie de vivre !... Un instant j'ai cru l'avoir trouvée, mon sang ne brûlait plus mes veines ; je respirais à l'aise, je me sentais redevenir jeune et fort parce que je redevenais heureux! Tout cela n'a duré que quelques jours, et j'ai vu bientôt que mon espérance était insensée.

— Qu'en savez-vous?

Ces mots avaient été murmurés plutôt que prononcés ; cependant le comte les entendit, et saisissant la main de la jeune femme :

— Bianca ! s'écria-t-il, ai-je bien compris? De grâce, achevez ! achevez !

La marquise allait répondre ; mais tout à coup elle poussa un léger cri d'effroi, et se dégagea vivement de ses étreintes.

Le comte leva les yeux; Marliano était debout à l'entrée du bosquet!

Le Génois salua froidement. A sa vue la marquise s'était laissée tomber plutôt qu'elle ne s'était assise sur le banc de la tonnelle; il s'approcha d'elle, sans paraître remarquer son émotion, et s'informa de sa santé avec une politesse impassible.

Quant à Alfieri, l'arrivée de cet homme, au moment où il allait entendre un aveu si longtemps désiré, lui avait d'abord arraché un geste de colère; mais toute son attention s'était bientôt tournée vers Bianca, dont les regards éperdus semblaient supplier Marliano.

L'intimité de la causerie au milieu de laquelle il venait d'être surpris par celui-ci ne pouvait en effet justifier une telle émotion. Qu'importait, après tout, que l'étranger eût vu leurs mains se presser, qu'il eût même deviné le sujet de leur entretien? L'amour d'Alfieri n'avait rien qui pût flétrir Bianca; tous deux n'étaient-ils pas maîtres de leurs destinées? Pour que la marquise tremblât devant cet homme, il fallait donc qu'il y

eût entre eux quelque mystère? Alfieri sentit tous ses doutes renaître; un instinct invincible lui désignait un rival dans Marliano; il résolut de tout faire pour vérifier ses soupçons.

Bianca s'était un peu remise, bien qu'elle continuât à lever de temps en temps sur le Génois des yeux inquiets; Alfieri lui fit observer que c'était l'heure où l'on se rendait à la source, et proposa de l'y conduire.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit la marquise avec embarras, je reste; mais que je ne dérange en rien vos projets.

— Mes projets sont les vôtres, madame, dit le comte; vous le savez, les seules douces heures de ma vie sont celles que je passe auprès de vous.

— Monsieur le comte, je le vois, ne réussit pas moins dans le madrigal que dans la tragédie, répondit la marquise avec effort.

Alfieri secoua gravement la tête.

— Ne donnez point un nom railleur à l'expression d'un sentiment que vous savez sincère, dit-il; vous n'avez pu vous méprendre au chan-

gement que votre présence a opéré en moi, madame; avant de vous connaître j'étais malheureux, découragé, fatigué d'entendre autour de ma tristesse ce vain bruit que l'on appelait de la gloire!... je vous ai vue, et tristesse, fatigue, tout a disparu; vous avez lui sur ma vie comme le soleil, et vous avez tout ranimé en moi.

— Monsieur! s'écria la marquise en se levant avec effroi.

Et elle tourna vers Marliano des yeux effrayés; mais Marliano était toujours aussi calme.

Alfieri avait suivi ses regards et ses mouvements.

— Pardon, reprit-il en se tournant vers le Génois, de tels aveux ne se font pas d'ordinaire devant témoins, et j'ai sans doute violé quelque convenance.

Mariano s'inclina.

— Je dois m'estimer heureux, dit-il, d'inspirer à M. le comte assez de confiance pour qu'il ouvre son cœur devant moi.

— Je me réjouis, en effet, monsieur, que vous puissiez m'entendre.

— C'est à moi de me réjouir. Un grand poëte trouve, pour faire parler sa passion, une éloquence que les autres chercheraient vainement dans leur amour.

L'ironie avec laquelle ces mots furent prononcés avait quelque chose de si froid qu'elle produisit sur Alfieri l'effet de ces blessures que l'on ne sent point au premier moment; mais à peine l'eût-il comprise, qu'un frisson de colère passa dans toutes ses veines; ses yeux rencontrèrent ceux de Marliano... Bianca s'avança vivement et vint se jeter entre ces deux regards dans lesquels ils échangeaient leur haine.

— C'est assez plaisanter, dit-elle; monsieur le comte, je vous tiens quitte de toute galanterie; mais je ne veux point que vous manquiez pour moi aujourd'hui votre promenade à la source; vous m'apporterez un bouquet de mauves sauvages.

Le comte hésita; mais les yeux de la jeune femme le suppliaient. Il fit un effort sur lui-même, s'inclina d'un air contraint et sortit.

Marliano voulut le suivre.

— Monsieur Marliano, s'écria la marquise, vous m'avez promis une lecture.

Le Génois se détourna vers elle ; un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Vous avez donc bien peur pour lui ? dit-il.

Bianca mit la main sur son cœur et s'assit sans pouvoir répondre.

— Vous devez être contente de moi pourtant, madame, reprit Marliano d'un ton amer ; je l'ai laissé vous parler de son amour, j'ai souffert ses insultes, car il voulait m'insulter ; j'ai eu avec lui assez de patience pour qu'il me croie un lâche : cela ne vous suffit-il pas ?

— Il faut que je parte, dit la marquise avec angoisse ; je ne puis plus rester ici, je veux retourner à Gênes.

— Je suis prêt.

Bianca jeta sur Marliano un regard où l'indignation se mêlait à l'effroi.

— Oui, répéta-t-elle, je retourne à Gênes ; mais pour renoncer au monde. J'y ai pensé souvent, et mon parti est pris : je veux me retirer dans un couvent.

Marliano fit un brusque mouvement.

— Que dites-vous, madame? Vous, entrer dans un couvent!

— J'y suis décidée.

— C'est impossible! si jeune, si belle, vous ensevelir dans une prison éternelle.

— Suis-je donc libre maintenant?

Le Génois la regarda.

— Ainsi, dit-il tristement, c'est pour me fuir que vous fuyez le monde; vous me haïssez plus que vous n'aimez ses joies?

— Et quand cela serait, ne m'y avez-vous pas forcée?

— Que vous ai-je donc fait?

La marquise leva vivement la tête.

— Vous me le demandez! dit-elle avec une surprise indignée; M. le marquis de Rocca a-t-il déjà oublié tout le passé. N'avez-vous pas tracé autour de moi un cercle fatal que nul n'a pu passer sans mourir? Vous me demandez ce que vous m'avez fait, quand vous avez profité de votre odieuse adresse de spadassin pour devenir sans droit mon gardien, et demander compte de

leur audace à tous ceux qui osaient m'approcher? Sans famille et sans amis, je n'ai pu même trouver protection contre cette tyrannie à ceux qui auraient eu le courage de me défendre, car c'eût été les exposer à une perte certaine : à l'abri derrière le point d'honneur, vous eussiez attendu leur provocation, puis, maître des armes et des conditions, vous les eussiez frappés sûrement, comme l'infortuné Aldi!... Vous me tenez ainsi, depuis trois années, tremblant sous votre regard, vous recevant par crainte, éloignant les autres par prudence! En vain j'ai essayé de vous échapper; vous m'avez poursuivie partout. Ici même, où j'espérais être cachée, je vous ai vu bientôt paraître sous le faux nom de Marliano, comme si vous aviez craint que le vôtre ne m'avertît de fuir; et vous me demandez encore ce que vous m'avez fait!

Pendant que la marquise parlait, le Génois était devenu toujours plus pâle; ses traits avaient pris une expression impossible à décrire : c'était une angoisse qui avait quelque chose de cruel, une sorte de désespoir qui faisait souffrir sans

inspirer de pitié; la douleur de Satan devenu roi du mal et de la souffrance.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aimé? dit-il en fixant sur la marquise un regard funeste; c'est vous qui avez voulu tout ce qui est arrivé. Le bonheur eût apprivoisé mon âme; vous l'avez exaspérée. Cette adresse de spadassin que vous me reprochez, c'est le monde qui m'a forcé à l'acquérir : j'étais laid, j'étais abandonné; j'avais besoin d'une défense contre le mépris; je me fis habile à tuer! Plus tard, ce qui avait été calcul devint habitude; je mis mon honneur dans une science dont je n'avais voulu faire qu'une sauvegarde. Pourquoi, d'ailleurs, aurais-je épargné des hommes qui me haïssaient? La haine des autres rend méchant, madame. Ah! quand je vous ai connue, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu n'avoir jamais versé de sang; mais pouvais-je anéantir le passé? Mon amour fut repoussé; je vis votre mépris à travers votre peur; alors je fus pris d'une sourde rage. Pourquoi aurais-je laissé à un autre le bonheur qui m'était refusé? m'en auriez-vous seulement remercié dans votre

âme?... vous auriez ri de moi dans les bras du rival préféré!... Je ne l'ai point voulu. Si je suis cruel, Bianca, c'est que je ne puis supporter la pensée qu'un autre soit aimé de vous.

— Ainsi je suis l'esclave de votre passion?

— Je vous aime, et je suis jaloux.

— Mais moi, je ne vous aime pas!

— Ah! je le sais, je le sais; et pourtant, cet amour pourrait changer ma vie et racheter mon passé!

Il saisit les mains de la marquise et les serra violemment sur sa poitrine.

—Oh! je vous aime tant, Bianca, s'écria-t-il, pourquoi êtes-vous sans pitié?

— Laissez-moi, dit la jeune femme en cherchant à se dégager.

— Que faut-il donc faire pour que vous m'écoutiez?

— Laissez-moi.

— Bianca, tu ne peux te refuser toujours à mes prières; je t'aime trop pour que tu ne finisses point par être à moi.

— Un couvent, plutôt, cria la jeune femme éperdue.

— Je t'en arracherai.

— La tombe alors.

Marliano laissa tomber les mains qu'il tenait.

— Vous aimez le comte, s'écria-t-il avec un accent terrible.

La marquise tressaillit, voulut parler et fondit en larmes. Marliano demeura un instant immobile.

— Demain vous repartirez pour Gênes, madame, dit-il enfin.

Dans ce moment, des promeneurs parurent au bout de la charmille ; Marliano offrit le bras à la marquise, et tous deux s'éloignèrent.

Mais à peine avaient-ils disparu sous les arbres, que Celini sortit doucement d'un massif d'acacias placé derrière la tonnelle. Arrivé là peu après le départ d'Alfieri, il avait reconnu la voix de Bianca et de Marliano. Or la discrétion n'était point la vertu favorite du *maestro* : désireux d'éclaircir les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre du Génois sous les fenê-

tres de la marquise, il avait prêté l'oreille et avait tout entendu.

Le commencement de l'entretien n'avait excité que son étonnement, et il n'y avait vu, selon son idée fixe, qu'un sujet de *scenario;* mais la fin lui apprit la part qu'Alfieri avait à ce débat. Il courut le chercher et lui raconta ce qu'il venait d'entendre.

Cette révélation fut pour le comte aussi enivrante qu'inattendue. Il voyait ses doutes dissipés, et apprenait en même temps qu'il était aimé. Tout s'expliquait en effet maintenant; le trouble de la marquise à l'arrivée de Marliano, sa soumission craintive aux volontés de cet homme, son changement subit avec Alfieri. Celui-ci était fou de joie.

— Mais, observa Celini, elle a promis à ce Marliano, ou plutôt à ce baron de Rocca, de partir demain.

— Que parlez-vous de partir? s'écria Alfieri; elle restera, je le veux. Ah! béni soit Dieu! de m'avoir fait découvrir la vérité; cette fois le baron de Rocca trouvera quelqu'un entre lui et la femme qu'il opprime.

— Oubliez-vous que vous n'avez jamais touché une arme, et que cet homme est sûr de vous tuer?

— Que m'importe!

— C'est juste, vous êtes trop heureux dans ce moment pour tenir à la vie; seulement, si vous succombez, la marquise reste sans défense et abandonnée à son persécuteur.

— Vous avez raison; mais qu'ai-je besoin de combattre cet homme pour en délivrer la marquise? ne suffit-il pas de publier la vérité?

— Elle est injurieuse pour le baron; il vous provoquera, et vous ne pourrez refuser de lui donner satisfaction, ou l'on dira que vous avez peur.

— Eh bien! je la lui donnerai.

— Alors il vous tuera, et rien ne sera changé pour la marquise : c'est un cercle vicieux qui vous ramène toujours au même point.

Alfieri frappa du pied avec rage.

— Est-il donc vrai, s'écria-t-il, que l'on puisse tout cacher derrière le point d'honneur? Quoi! parce qu'un homme est habile à tuer, il pourra

vous forcer à vous taire ou à mourir?... Étrange justice du monde! si je refuse de me faire assassiner par un misérable, mille voix me crieront que je suis un lâche, et ma célébrité ne servira qu'à publier ma honte, à rendre le mépris plus retentissant! Ah! puisque la vie est une arène de gladiateurs, pourquoi ne m'a-t-on pas appris à verser le sang? à quoi me sert ce que je suis, ce que je sais? O mon Dieu! mon génie, ma gloire, je donnerais tout aujourd'hui pour la science d'un maître d'armes! Que faire? que faire?

— Autrefois, un *bravo* vous eût tiré d'embarras; malheureusement ils sont passés de mode.

Alfieri secoua la tête et demeura pensif; mais, sortant tout à coup de sa rêverie :

— Oui, oui, murmura-t-il, il faut qu'il en soit ainsi; c'est le seul moyen!...

— Qu'allez-vous faire, demanda le jeune homme?

— Vous le saurez ce soir, répondit le comte, et il sortit.

Les heures qui suivirent furent employées par

lui à régler ses affaires et à écrire ses dernières volontés. Quelque ferme que soit une âme, il est difficile que ces préparatifs suprêmes n'y jettent pas de nuage : il y a dans toute existence quelque coin riant, quelque place plus douce que l'on se rappelle alors, et vers lesquels l'œil humide se retourne, puis, que de doutes s'élèvent, que d'inquiétudes au fond du cœur! Qui pleurera votre perte? Remarquera-t-on le vide que vous laissez? Votre nom retentira-t-il encore longtemps quelque part?... Mélancoliques problèmes que soulève le cœur et pour lesquels on n'ose consulter l'expérience!

Alfieri se les proposa aussi : il pensa aux montagnes où il avait passé son enfance, à ses premières émotions, à ses premiers vers, aux prédictions de cette vieille femme qui allaient sans doute s'accomplir! Il examina ensuite ses papiers, séparant ses compositions achevées et arrêtant un triste regard sur ces œuvres plus chéries qui, seulement projetées, n'ont point encore constaté l'impuissance du génie. Oh! que de rêves commencés, que d'inspirations entre-

vues lui revinrent alors au souvenir! que de fois sa main se porta convulsivement vers son front, comme pour en arracher ce trésor d'idées qui allait périr avec lui! car, tel est le besoin de perpétuité de l'homme qu'il ne peut se résoudre à emporter une pensée inexprimée; il sent que tout ce qu'il y a d'intelligence en lui est l'héritage de l'humanité, et qu'en garder quelque chose c'est commettre un vol.

Mais le temps pressait; le comte acheva rapidement de tout mettre en ordre; il écrivit à sa sœur, dit adieu, dans sa pensée, à tout ce qu'il avait aimé, puis descendit au salon.

Celini et Marliano s'y trouvaient seuls.

Celini était occupé à faire l'éloge du livre de Machiavel, qu'il tenait à la main.

— Je ne le connais point, dit froidement Marliano.

— Désirez-vous le lire? demanda le jeune homme en le lui présentant.

— Je ne lis jamais.

Celini le regarda avec étonnement. On était alors dans toute l'ardeur du mouvement intellec-

tuel qui signala le commencement du dix-neuvième siècle ; c'était, surtout pour la noblesse qui en avait fait une question de mode, le règne des brochures et des discussions sociales ; si bien qu'un gentilhomme qui déclarait ne point lire paraissait aussi extraordinaire qu'un seigneur de la régence qui eût déclaré n'avoir point de maîtresse. Le comte, qui venait d'entrer, remarqua la surprise de Celini.

— Monsieur Marliano a raison, dit-il ; que peuvent apprendre les livres à des gens bien nés ?

Marliano le regarda comme pour s'assurer qu'il raillait ; mais ses traits étaient si impassibles qu'il ne sut que penser.

— Vous devriez bien alors, mon cher comte, ne pas vous fatiguer la vue à lire toutes les nuits, répondit Celini en riant.

— Oh ! moi, c'est autre chose, reprit le comte ; moi, je suis un poëte, un fou ! j'aime Plutarque, je prends au sérieux des mots ridicules comme ceux de patrie, de liberté ; je voudrais qu'on ne délivrât point à chacun, selon le hasard de sa naissance, patente de bonheur ou

d'infortune!... Je rêve un monde où les récompenses seraient aux plus dignes, le pouvoir aux plus dévoués, le bonheur à tous!... Je n'ai pas le sens commun, tandis que monsieur est sage!

Tout cela était dit d'un ton si calme et d'un accent si uniforme qu'il eût été difficile d'en accuser l'intention. L'ironie était cachée au fond; mais on la sentait, pour ainsi dire, sans l'apercevoir. C'était une de ces sourdes attaques qui blessent d'autant plus sûrement qu'on ne peut les repousser, et qui, après vous avoir irrité par mille coups d'épingle invisible, vous amènent nécessairement à une représaille ouverte qui vous donne le rôle d'agresseur. Marliano s'efforça pourtant de se maîtriser. Il comprenait qu'une querelle pouvait tout perdre en poussant la marquise à quelque extrémité fâcheuse, et il eût voulu l'éviter. Ce fut donc d'un ton d'impatience contenue qu'il répondit.

— Je n'accepte point les éloges de M. le comte; mais je laisse, en effet, à de plus habiles que moi, à ceux qui se donnent, je crois, le nom de philanthropes et de philosophes, le soin

de refaire le monde, comme une pièce de théâtre, entre leurs repas.

— Que parlez-vous de gens habiles à propos de philosophie et de philanthropie ? s'écria Alfieri. Ah ! c'est trop d'indulgence, monsieur !... fi donc !... Des hommes qui veulent éclairer le genre humain, les misérables !... qui aiment leurs semblables plus qu'eux-mêmes, les niais !... Les habiles sont ceux qui profitent des abus, au lieu de les combattre ; qui décorent leur dureté du nom de raison, glanent quelque profit ou quelque joie à la suite de tous les malheurs ; égoïstes d'élite, qui mettraient le feu à la république pour se chauffer les mains ! Voilà ceux qui savent vivre, ceux qu'il faut imiter ! et c'est chose facile : n'est-ce pas la vie de tous les gens *comme il faut* ? On ruine des créanciers, on déshonore le plus de femmes possible, on tue quelques amis en duel, et l'on meurt avec la réputation d'un parfait gentilhomme.

Pendant qu'Alfieri parlait, Marliano avait paru en proie à une irritation croissante. Aux derniers mots prononcés par le comte, il se détourna

brusquement, puis, comme s'il eût voulu éviter une querelle à tout prix, il s'avança vers un fauteuil pour prendre son chapeau, qu'il y avait posé.

— Pardon, dit Alfieri, qui affecta d'interpréter aussitôt ce mouvement, je blesse les opinions de monsieur, peut-être ; je serais désolé de le forcer à me céder la place...

Marliano rejeta vivement son chapeau.

— Je ne cède la place à personne, dit-il d'un ton hautain.

Alfieri s'inclina avec un vague sourire. Pendant quelques instants, les trois interlocuteurs gardèrent le silence. Celini, embarrassé, ne savait où le comte en voulait venir, et le Génois cherchait évidemment les moyens d'éviter une provocation. Il s'était approché de la console pour respirer le parfum de quelques fleurs rares qui y étaient exposées, lorsque ses yeux tombèrent sur une boîte de pistolets que Celini y avait déposée, en revenant du tir : ce fut pour lui un trait de lumière. Il ouvrit la boîte, y prit un pistolet qu'il examina en jouant, et s'approcha de la fenêtre.

— Êtes-vous content de ces armes? demanda-t-il à Celini.

— Fort content : ce sont des pistolets de Cosimo.

— Me permettez-vous de les essayer?

— Faites.

Marliano regarda par la fenêtre.

— Je vois une fleur, je crois, à ce camélia rose, dit-il négligemment.

— Là-bas? mais c'est hors de portée.

Marliano tira.

— Ah! monsieur, s'écria Celini.

— La fleur est abattue, dit tranquillement le comte, qui était resté au fond de l'appartement.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité.

Le comte sourit: il avait compris que le Génois venait de lui donner une preuve de son habileté pour l'effrayer.

—Pardieu! signor Marliano, reprit Celini, qui regardait toujours du côté du camélia, si nous nous battons jamais, je ne choisirai pas le pistolet.

— Pourquoi cela? demanda Alfieri; à cause de cette fleur?

— Du tout ; à cause de moi.

— Mon Dieu ! qui sait ? il n'est point rare de voir cette adresse qui étonne disparaître au moment du danger.

Marliano fit un mouvement.

— Je ne dis point cela pour vous, monsieur ; mais le spadassin le plus adroit ne supporte pas toujours le regard d'un homme de cœur, et sa conscience fait quelquefois trembler sa main. Il y en a même qui ne font parade de leur habileté qu'afin d'éviter une lutte sérieuse, et qui ne donnent une preuve d'adresse que pour se dispenser d'une preuve de courage.

— Comte ! s'écria Marliano en s'élançant vers Alfieri.

— Encore une fois, je ne dis point cela pour vous, répéta tranquillement celui-ci.

— Cette assurance est inutile, dit Marliano, dont les lèvres tremblaient de colère : je sais, monsieur le comte, que vous n'oseriez m'adresser de telles paroles. Les poëtes sont prudents ; ils n'insultent que par allusion ; ils ne provoquent que derrière une précaution oratoire, et quand

on se montre las de leur insolence déguisée, ils feignent de ne point s'en apercevoir ; au besoin, même, ils invoqueraient leur mauvaise santé et se diraient trop malades pour avoir de l'honneur.

— Vous ne dites point cela pour moi non plus, n'est-ce pas ? demanda le comte doucement.

— Je vous en laisse juge, monsieur.

— Oh! non, reprit Alfieri ; car si cela était, le signor Marliano sait bien que je pourrais lui en demander raison.

— Qui vous en empêche ?

—Ainsi vous reconnaissez que j'aurais ce droit? que vos outrages s'adressent à moi ? que je suis l'insulté ?

— Soit.

Alfieri s'élança d'un bond vers le Génois, et lui saisissant la main :

— Monsieur, j'ai le choix des armes, s'écria-t-il.

— Que m'importe !

— Vous allez le savoir.

Il courut à la console, saisit les pistolets de Celini, et revenant à Marliano.

— Choisissez, dit-il.

— Mais l'un de ces pistolets est vide.

— L'autre est chargé, monsieur.

— Quoi!... vous voulez vous battre?...

— L'arme de chacun de nous sur la poitrine de son adversaire, et Dieu décidera!

— C'est impossible! s'écria Marliano.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, s'écria Alfieri; je suis l'insulté, vous l'avez dit; j'ai le droit de faire les conditions, vous l'avez dit; vous ne pouvez refuser sans être un lâche. Le point d'honneur qui vous a servi tant de fois est contre vous aujourd'hui. Vous espériez que j'irais, comme tant d'autres malheureux, servir de but à votre balle ou à votre épée; que vous pourriez m'abattre sans danger, en souriant, comme cette fleur que vous avez frappée tout à l'heure; mais vous vous êtes trompé, baron de Rocca.

— Vous savez mon nom? dit le Génois.

— Oui; et ne croyez pas que je renonce à mes avantages. Je ne me bats pas pour faire parade de bravoure ou de générosité, je me bats pour délivrer la marquise de vos odieuses persécu-

tions; je me bats parce que je veux vous tuer.

— Votre espérance pourra être déçue ! s'écria le baron, dont la surprise s'était changée en fureur.

— Je le sais; mais quelle que soit l'issue du combat, Bianca n'aura plus rien à craindre de vos poursuites, car mes précautions sont prises. Mon testament est écrit : si je succombe, il fera connaître à toute l'Italie la cause de ma mort ; j'aurai payé avec mon sang le droit de dire ce que vous êtes, et on me croira, car on sait que les morts ne calomnient pas. On me plaindra, car je n'aurai plus d'envieux ! Mes ennemis eux-mêmes exalteront ma gloire; votre célébrité funeste demeurera clouée à la mienne comme à un pilori, et vous serez à jamais infâme pour m'avoir tué. J'aurai brisé ainsi le joug que vous aviez appesanti sur la marquise ; placée sous la sauvegarde de l'opinion publique, elle n'aura plus rien à craindre de vous, et nul n'aura besoin désormais de mourir pour la défendre, car vous n'aurez plus le privilége accordé à ceux qu'on croit hommes d'honneur, et l'on pourra vous refuser satisfaction.

— Assez, assez! s'écria le baron, qui ne se possédait plus; il faut que l'un de nous deux meure; venez.

— Je suis prêt, monsieur.

Tous deux firent un pas vers la porte; Celini les arrêta.

— Vous ne vous battrez pas sans témoins, dit-il; avec de telles conditions surtout, c'est impossible.

— Vous serez témoin, dit Alfieri; que M. le baron en cherche un.

— J'y vais.

— Dans une heure, nous vous attendrons à la Source, monsieur.

— J'y serai avant vous.

Celini et le baron sortirent.

Lorsqu'Alfieri se trouva seul, une sorte d'affaissement moral s'empara de lui. La partie de mort était engagée; dans une heure, le sort allait décider! Il profita de ce dernier répit pour regarder encore dans sa vie et penser à Bianca.

Le récit de Celini devait lui faire croire qu'il était aimé; mais était-ce assez que cette croyance

incertaine au moment de mourir? savait-il d'ailleurs si son ami n'avait point pris l'expression de la crainte pour celle d'un intérêt plus tendre? était-ce par amour ou seulement par pitié que la marquise avait voulu éloigner de lui le danger? Ah! que ne pouvait-il éclaircir ce doute! Sûr d'être aimé, il eût affronté l'épreuve avec plus de calme, et la solennité lugubre de cette heure se fût effacée dans la joie d'une telle certitude.

Il était en proie à ces pensées, lorsque la marquise entra dans le salon un livre à la main. En voyant le comte, elle s'arrêta court et rougit, mais se remettant presque aussitôt :

— J'étais avec vous, dit-elle en lui montrant le livre qu'elle lisait.

Alfieri reconnut le dernier volume de poésies qu'il avait publié.

— Vos livres, monsieur le comte, reprit-elle, ne sont pas, comme les autres, des causeurs auxquels on a recours pour se distraire; ce sont des amis dont on partage toutes les émotions, et qu'on ne peut quitter.

— Aussi en suis-je jaloux, madame.

— Jaloux de vos livres?

— Oui, car ce sont eux que l'on aime et non pas moi : avant de me connaître, on me cherche dans mes œuvres, on me devine à travers ma poésie, on me rêve semblable aux héros que je fais parler ; puis, quand on voit paraître un homme pareil aux autres, on s'étonne, on s'éloigne, et l'idole tombe de toute la hauteur à laquelle on l'avait placée !

Voyez vous-même, ajouta-t-il, c'est le poëte qui vous plaît, et non pas l'homme ; vous aimez mes vers, dites-vous, et vous me fuyez.

La marquise voulut parler.

— Oh ! ne le niez pas, madame, continua Alfieri ; vous me fuyez, et cependant vous aviez semblé me comprendre ! Un instant j'avais pu croire que j'avais touché votre cœur : ah ! j'aimais ma gloire alors ; j'étais heureux de penser que je pourrais vous en parer !... Pourquoi m'avoir ôté cette enivrante espérance ?...

La marquise parut émue : il y avait tant de prière dans la voix du comte, tant de caresses dans ses regards, qu'elle se sentait comme fasci-

née; elle voulut répondre et ne put que balbutier quelques mots sans suite.

— Ah! parlez-moi, parlez-moi, reprit le comte, qui saisit ses mains et les pressa sur ses lèvres; pourquoi cet embarras, ces détours? Vous savez bien que je vous aime, moi; si cet amour ne vous est point odieux, pourquoi refuser de me l'avouer? pourquoi m'envier ce bonheur, le dernier peut-être dont je pourrai jouir.

— Que dites-vous?

— Qui connaît les desseins de Dieu? ne savez-vous pas la prédiction qui m'a été faite?

— Oh! ne me la rappelez pas.

— Eh bien! si elle devait se réaliser pourtant... si je vous voyais dans cet instant pour la dernière fois... On accorde tout aux mourants; me refuseriez-vous un regard pour me rendre heureux?... Bianca... ah! vous tremblez... Mon Dieu, un mot, un seul mot : Bianca... m'aimez-vous?

— Il me le demande! murmura-t-elle en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains.

Alfieri jeta un cri de joie.

— C'était donc vrai, elle m'aime. Merci, mon Dieu! Bianca chérie, Bianca!

— Ah! pourquoi m'avoir fait parler, dit-elle, si vous saviez!...

— Rien, je ne veux rien savoir. Sinon que tu m'aimes; je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu trembles! tu m'aimes... oh! maintenant que mon sort s'accomplisse!

L'horloge sonna : le comte tressaillit.

— Adieu, Bianca, dit-il en serrant la jeune femme sur sa poitrine, et lui donnant un long baiser; adieu.

Et se dégageant de ses bras il s'élança hors du salon.

La marquise était restée immobile, livrée tout entière, dans le premier instant, à l'émotion qui suit un aveu et au vague effroi des malheurs qui allaient sans doute en résulter; mais bientôt le trouble du comte frappa sa pensée; elle se demanda pourquoi cette fuite précipitée, et un soupçon horrible traversa son esprit.

Elle courut au jardin, Alfieri n'y était pas; elle demanda Marliano, il était absent! son cœur

battait à se rompre; elle monta à la chambre du comte sans savoir ce qu'elle faisait et y entra, elle était vide! elle se précipita vers le balcon... Dans ce moment un coup de pistolet se fit entendre; elle jeta un cri et s'appuya chancelante à la muraille; presqu'aussitôt Celini parut à l'entrée du parterre en criant :

— Un médecin !...

Bianca sentit la terre tourner sous ses pieds, elle étendit les bras pour se soutenir, et voulut quitter la fenêtre; mais tout à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier, une voix se fit entendre; la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

C'était Alfieri !

Digitized by Google

29

L'ACADÉMIE DES PARADOXES.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ACADÉMIE DES PARADOXES.

Il y avait en 1824, dans une des plus grandes villes de l'Ouest, une société de jeunes philosophes qui, à force d'étude et d'érudition, étaient arrivés à la certitude que tous les théorèmes sociaux étaient à poser et à résoudre de nouveau. Ils comparaient la raison humaine évolutionnant depuis trente siècles autour d'une douzaine de cercles vicieux au cheval aveugle attelé à un manége, et qui croit avancer uniquement parce qu'il marche. Tous enfin étaient tombés d'accord que le monde avait pris le contre-pied du juste

sur chaque chose, et que la vérité tournait constamment le dos à la règle adoptée.

Ils résolurent donc, pour coordonner leurs recherches, de se partager les questions à examiner, afin que le problème général marchât en même temps, de tous côtés, à sa solution et de manière à ce que ce nouveau cadastre moral pût être rapidement achevé. Ils convinrent de se réunir tous les mois en assemblée solennelle pour entendre les communications de chaque travailleur, et comme les résultats à obtenir devaient être diamétralement opposés à ceux qui avaient été acceptés jusqu'alors par le consentement unanime, ils donnèrent à leur association le nom d'*Académie des paradoxes*.

La première séance eut lieu par une belle soirée du mois d'août; dans une salle qui avait été préparée à cet effet chez l'un des membres de l'association. C'était au fond d'un vaste jardin tout brodé de charmilles et de berceaux de seringas, dans lesquels on entendait siffler les merles.

Pour être fidèles dans les moindres choses à l'esprit et au nom de leur institution, les acadé-

miciens se montrèrent exacts et arrivèrent à l'heure indiquée.

On s'assit : le président agita sa sonnette, et le maître de la maison, qui devait avoir la parole ce jour-là, se leva. Il se fit un grand silence; alors l'orateur commença, non d'un ton solennel et les bras en avant comme une statue antique, mais avec l'air dégagé et goguenard de Figaro définissant la langue anglaise au comte Almaviva.

« Or donc, messieurs, il s'agit de prouver que le mariage, tel qu'il existe dans nos sociétés caduques ou avilies, est une institution contraire à la nature, à la morale et au bon sens.

« Je ne vous prie pas d'écouter attentivement la démonstration que je vais vous donner de cette triple vérité, mais je vous l'ordonne. Puisque c'est moi qui professe, vous qui prêtez l'oreille, je suis dans ce moment votre supérieur; en conséquence, soyez attentifs et faites silence; je me couvre : écoutez-moi tête nue. »

Après cet exorde *par insinuation*, l'orateur

mit son chapeau, et les *paradoxaux* applaudirent en se découvrant. Il reprit :

« J'ai dit d'abord que le mariage était une institution contraire à la nature, et cela est si évident que je ne sais trop si je dois m'abaisser jusqu'à en donner des preuves. Regardez autour de vous : où trouvez-vous l'exemple du mariage? L'ordre éternel de la reproduction ne s'accomplit-il pas dans tous les règnes, en dehors de cette monstrueuse institution? La création entière ne semble-t-elle pas protester contre ces liens indissolubles, inventés par la folie humaine? Je le demande, quel défenseur du mariage oserait soutenir une telle cause jusqu'au bout, et demander, par exemple, l'application du chapitre III du code civil aux haras? — Eh bien! la loi à laquelle vous craindriez de soumettre des chevaux, vous y soumettez des hommes! Vous ne voudriez point obliger une cavale de pure race à la cohabitation avec une rosse sans valeur, et vous condamnez une jeune femme au sang andalous à vivre fidèle à quelque bonnetier retiré du commerce! Mais ne voyez-vous pas, malheureux! que vous

renouvelez le plus horrible supplice dont l'antiquité nous ait laissé le souvenir ? Vous soudez un vivant à un cadavre.

« Aussi regardez comme chaque jour les faits protestent contre votre loi insensée! Le sentiment du juste est si naturel à l'homme qu'il se réveille en dépit de vos codes; il y a en nous tous un cri instinctif contre le mariage, qui nous pousse à en violer les nœuds. Voyez plutôt le nombre immense de femmes qui oublient qu'elles sont mariées, et de célibataires qui oublient qu'ils ne le sont pas... La morale publique les condamne; mais nous, messieurs, qui nous faisons gloire de devancer notre siècle, osons les absoudre hautement! Ils ont brisé un joug honteux, violé une loi mauvaise! Pour eux comme pour les hommes de 93, *la révolte est le plus saint des devoirs!...*

« Gloire donc à vous, Madeleines sans repentir qui, malgré l'esclavage dégradant de l'hymen, avez conservé les libres inspirations de la nature; gloire à vous, dons Juans communaux, qui limez sourdement chaque jour quelques anneaux de la chaîne matrimoniale; vous aurez bien mérité de

l'avenir, et l'humanité vous placera un jour parmi ses demi-dieux.

Ici l'orateur offrit du tabac à ses confrères, puis il continua :

« J'ai dit que le mariage était contraire à la nature : j'aurais pu ajouter, aux raisons que j'ai données, l'inégalité numérique des hommes et des femmes, la vieillesse hâtive de celles-ci, la virilité prolongée de ceux-là, et mille autres preuves sans réplique ; mais je ne veux point abuser de vos instants. J'ajoute donc sur-le-champ que par cela même que le mariage offense les lois naturelles, il est immoral.

« Quelle institution, en effet, que celle qui donne une publicité insolente à l'acte destiné au plus profond mystère... Ne rougissez-vous pas, ô législateurs ! d'avoir forcé la jeune fille tremblante à venir dire : *Oui!* en face d'un officier municipal ? Avez-vous réfléchi à tout ce que contenait ce *oui* effronté que vous enregistrez comme l'extrait mortuaire de sa pudeur ? Hommes sans poésie et sans cœur, vous avez transformé l'abandon volontaire que la femme fait d'elle-

même à l'homme choisi en un encan de commissaire priseur ! Vous avez habillé l'Amour en secrétaire de mairie, et, substituant une authenticité ridicule aux charmes du secret, vous avez voulu placer les clefs des chambres nuptiales dans la poche des adjoints !... — Législateurs! vous avez été des tyrans cyniques ; les cœurs d'élite vous maudissent, et tout ce qui reste au monde d'âmes pudiques et délicates fuit votre honteuse institution. »

Ici les bravos éclatèrent, et interrompirent un instant l'orateur, qui, après avoir salué, reprit :

« Mais jusqu'à présent je n'ai considéré le mariage que théoriquement et dans son essence. Je vais maintenant descendre à l'examen de sa constitution, et prouver combien il choque le bon sens.

« Et d'abord, voulez-vous savoir ce que c'est que le mariage tel que l'entend le code? Écoutez la voix sèche et brève de la loi au jour de l'union; elle ne dit pas aux femmes et aux maris : Aimez-vous les uns les autres; — la loi ne peut pas

demander l'impossible, mais elle dit : — Femmes, vous obéirez à vos maris ; maris, vous protégerez vos femmes ; — de plus, elle règle et sépare les intérêts des deux conjoints, elle prévoit d'avance la mort de chacun d'eux, décide qui payera le deuil, et quel deuil ! tarifant la douleur au *pro-rata* de la fortune du défunt. En toute chose enfin, elle semble avoir pris pour principe de l'union qu'elle consacre cet axiome d'un philosophe : — Vivez avec vos amis comme s'ils devaient devenir vos ennemis ; — et si l'on me demandait une définition du mariage civil, je dirais que c'est une association de deux bandits qui vivent en communauté, la main sur leur poignard.

« Mais allons plus loin et voyons quels sont les éléments de cet accouplement patenté. Écoutez tous, incrédules, ceci est de l'arithmétique, et l'arithmétique du moins est restée une vérité.

« Il se fait chaque jour en France 638 mariages 97 centièmes. Négligeons les 97 centièmes dont pourraient rire les gens étrangers à la statistique, qui ne comprennent pas ce que c'est que les déci-

males de mariage, et tenons-nous au nombre entier. Parmi ces 638 vierges qui se présentent chaque jour à l'autel avec les couronnes d'oranger, se trouvent des grisettes, des concubines, des danseuses, des filles de colonels morts en Russie et des rosières de Poissy ! nous resterons donc au-dessous de la vérité en admettant par jour six maris qui trouvent comme le héros de La Fontaine, *jeune épouse et besogne faite.* Ainsi, en se mariant, on court *une chance sur cent* d'être... un sot, à moins que l'année ne soit bissextile, auquel cas on a de plus en sa faveur un trois cent soixante-sixième de chance.

« Et pesez bien, je vous prie, l'éloquence terrible de ce chiffre : *une chance sur cent* d'être déshonoré! c'est-à-dire vingt fois plus que vous n'en aviez de mourir du choléra!... Et pourtant, tout le monde avait peur du choléra, et personne ne craint le mariage!

« Autre calcul : il naît en France un enfant par 31 habitants (je néglige encore les cinq dixièmes d'habitants); sur ces 31 habitants, il y a 16 femmes environ : reste donc 15 hommes

pour la naissance d'un enfant ; 15 hommes qui y ont droit, pour ainsi dire! vous ne pouvez donc calculer rigoureusement que sur un quinzième de paternité ; ou, en d'autres termes, il y a 14 à parier contre 1 que vous ne serez pas le seul père de l'enfant qui vient au monde.

« Mais je suppose qu'un hasard miraculeux vous préserve de tout encombre, et que votre femme vous fasse retrouver la porte de ce paradis terrestre dont Ève dépossédа notre premier père; savez-vous sur quelle base reposera cette félicité? vous avez 38 chances d'existence pour votre femme, et, dans sa partie avec la mort, il y a seulement 36 à parier contre 1 qu'elle gagnera! Mais qui n'a perdu vingt fois avec quatre-vingts points quand l'adversaire en avait un seul?

« J'achèverai, messieurs, en jetant un coup d'œil sur les tables de la criminalité en France, car c'est là la pierre de touche d'un peuple.

« D'abord, remarquez comme ces hommes énergiques et intelligents qui peuplent nos bagnes ont compris, pour la plupart, l'inutilité et les dangers du mariage. En 1830 on trouve inscrits

7 crimes de bigamie seulement (crimes d'ineptie, messieurs, car un homme qui prend deux femmes est un fou élevé à la seconde puissance), tandis que vous trouvez 243 viols ou attentats à la pudeur. Je ne dis pas que les viols et les attentats à la pudeur soient en eux-mêmes des actes louables; mais au moins voit-on qu'il y a autrement d'entraînement de ce côté que vers la bigamie. C'est qu'en effet il y a dans le viol, malgré sa brutalité, quelque chose qui tient à l'amour libre et vagabond que nous indique l'instinct, et si la bigamie est moins fréquente, c'est que *plus un crime est éloigné de la nature, plus il est rare.*

« Continuons notre examen; 643 accusations capitales sont portées en France chaque année; eh bien! sur ces accusations, 163 appartiennent à des crimes provenant du mariage. Empoisonnements de marâtres, meurtres de femmes adultères, assassinats d'époux infidèles, et autres conséquences des unions légitimes. Ainsi, un quart des têtes qui descendent de dessus leurs épaules tombe parce qu'il y a un chapitre III au premier livre du code civil.

« Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochements. Je crois avoir suffisamment prouvé que le mariage est une de ces institutions ridicules et vieillies que la civilisation devra détruire un jour, comme elle a détruit déjà les dîmes, le servage et les dîners de midi. »

A ces mots l'orateur se rassit au milieu d'applaudissements unanimes. Les paradoxaux se pressèrent autour de lui en le complimentant; chacun se récria sur la lucidité et l'éloquence de de son improvisation; et le vice-président fit observer d'une voix émue que la conviction pouvait seule donner aux arguments cette chaleur et cette irrésistible évidence.

Dans ce moment un imprimeur entra avec un papier, et demanda le maître de la maison ; mais l'orateur, occupé à recevoir les félicitations de ses confrères, ne l'entendit pas; le président prit le papier et le déploya. A peine l'eut-il parcouru des yeux qu'il jeta un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-on de toute part.

— Alors le président élevant la voix :

— Ceci, dit-il, est la péroraison de l'élo-

quent discours que vous venez d'entendre.

— Qu'est-ce donc?

— L'épreuve de la lettre de faire part du mariage de l'orateur avec la fille de notre vice-président.

Digitized by Google

105

LES DEUX VOISINS.

LES DEUX VOISINS.

Le vent du soir s'était élevé dans la vallée, les rayons du soleil couchant jouaient à travers les dentelures roses de la cathédrale, et les sommets les plus éloignés des Vosges commençaient à se noyer dans la brume. Les faubourgs de Thann, silencieux pendant le jour, avaient repris un air de vie; les ouvriers étaient de retour des fabriques et causaient sur les seuils, tandis que les jeunes filles chantaient dans l'intérieur des maisons, en préparant le repas du soir.

Un vieux soldat sortit d'une maisonnette sur

laquelle on apercevait un écriteau de jardinier fleuriste; il était suivi d'une femme âgée et malade, qui semblait lui faire des remontrances.

—Au nom de Dieu, Frantz, dit celle-ci, avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire? M. Koffmann, notre voisin, vous propose mille francs pour lui céder le bail du jardin avec la maisonnette, et vous refusez?

—Je refuse, répondit Frantz brusquement, en s'asseyant sur le banc de pierre; j'ai mes habitudes ici... puis, tu l'as vu, l'enfant ne le veut pas.

—C'est vrai, murmura la malade avec un soupir; je n'y comprends rien; Williams, si raisonnable d'ordinaire, dit aussi qu'il faut rester. Dieu sait comme M. Koffmann va être en colère!

— Que nous importe?

— Oh! que nous importe!... Vous trouvez qu'il ne nous a point fait assez de mal déjà?... Qui est-ce qui a cherché à vous chasser de Thann?... qui est-ce qui a décrié Williams dans tout le pays?... Si nous n'avions pas eu un fils aussi laborieux et aussi habile, il y a longtemps que

nous serions par les chemins avec la besace sur le dos.

— Et c'est pour m'engager à faire ce que Koffmann me demande, que tu me rappelles tout cela, vieille folle ?

— Oui, car c'est en faisant ce qu'il nous demande que nous obtiendrons du repos. Pourquoi nous en veut-il, cet homme, sinon parce que vous lui avez toujours tenu tête? Vous ne vous êtes pas montré bon voisin avec lui, Frantz; qu'aviez-vous besoin, par exemple, de le forcer à couper ses acacias parce qu'ils s'étendaient sur notre jardin? ça ne gênait guère...

— N'avait-il pas obligé le voisin Schubert, un pauvre diable, à abattre un figuier qui le gênait encore moins?

— Ce n'était pas votre affaire. Dites plutôt, Frantz, que vous avez été bien aise de faire enrager M. Koffmann, parce que vous ne l'aimez pas.

— Qui est-ce qui dit que je l'aime? tonnerre !... il faudrait avoir de l'amitié à revendre pour aimer un pareil Prussien.

— Taisez-vons, Frantz, on peut nous entendre!...

—Qu'est-ce que ça me fait?... un renégat qui a passé sa cocarde tricolore au savon, dès que *les autres* se sont montrés, et qui m'a traité de brigand quand je suis arrivé ici avec un bras et une jambe de moins!... Non, que je ne l'aime pas, le pékin; et quoiqu'il soit riche, qu'il soit maire, et qu'il ait une croix, qui lui sera venue probablement d'héritage, je ne lui conseille pas de manger à ma gamelle, ou gare les doigts!...

La vieille femme haussa les épaules et secoua la tête en grommelant quelques lamentations, auxquelles son mari parut faire peu d'attention; mais tout à coup elle s'interrompit, ombragea ses yeux de la main pour mieux voir, et s'écria :

— Voilà Williams qui revient par le petit sentier.

Frantz regarda du côté qu'indiquait Marthe.

— Pourquoi donc marche-t-il ainsi la tête basse? demanda-t-il.

— Seigneur Dieu! on croirait qu'il pleure, ajouta la vieille femme.

L'invalide se leva brusquement.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Dans ce moment Williams débouchait de la ruelle dans le faubourg, et se trouva face à face avec ses parents.

— Qu'as-tu donc, qu'as-tu donc, Williams? s'écria Marthe, en lui prenant le bras.

— Moi, ma mère? rien, répondit le jeune homme embarrassé.

Et par un mouvement instinctif, il porta la main à ses yeux comme pour y essuyer une dernière larme. Un geste de son père l'avertit de ce mouvement, il rougit et voulut s'en aller; mais Frantz le retint.

— Est-ce que tu n'as plus de confiance en nous, garçon? demanda-t-il.

— Vous savez bien le contraire, mon père.

— Alors, tu vas nous conter ton chagrin.

Tous trois entrèrent dans la maison, et la porte fut soigneusement fermée. Quand Williams se trouva seul avec ses parents, il se laissa tomber sur une chaise et ne retint plus ses larmes.

— Parle, qu'as-tu? répétait Marthe éperdue.

— Laisse, femme ; tu vois bien qu'il en a trop gros sur le cœur ; laisse-le se soulager d'abord.

Mais l'embarras arrêtait Williams autant que la douleur ; il n'avait point eu la force de retenir ses larmes, et maintenant il n'avait point celle d'en expliquer la cause. Or plus la honte prolongait son silence, plus ce silence augmentait la honte.

Il y avait déjà longtemps qu'il était là, ses sanglots commençaient à s'apaiser, et il ne paraissait pas plus disposé à parler qu'en arrivant. Il avait répondu par un signe négatif à toutes les questions que son père lui avait adressées.

—Il faut qu'il soit malade ou qu'il ait trop bu, s'écria le vieux soldat impatienté.

— Williams, avoir trop bu !... Quand l'avez-vous vu entrer seulement au cabaret?

En parlant ainsi, Marthe s'approcha de son fils avec un instinct de femme ; elle lui passa un bras autour du cou, l'embrassa et lui dit presque à l'oreille :

— Est-ce que tu es amoureux, mon enfant ?

Williams cacha son visage dans le sein de sa mère.

— Amoureux, reprit Frantz ; eh bien ! faut-il donc pour cela se transformer en fontaine?... Est-ce que tu as peur d'être grondé, conscrit?... Parbleu ! Quand on est amoureux, on se marie...

— C'est impossible !

— Tu aimes donc une femme mariée?...

Il fit signe que non.

— Mais qui alors, mille dieux !... Parle, et ne nous laisse pas comme ça la main sur le bassinet..

— Cher enfant, répéta Marthe, en caressant les cheveux du jeune homme, n'aie donc pas peur ; ne sais-tu pas que nous voulons avant tout ton bonheur ?

— Oh ! ma mère ! ma mère ! si vous saviez !...

— Dis-nous seulement son nom, Williams.

Il voulut se dégager des bras de sa mère ; mais elle le serra avec force.

— Son nom ! son nom ! répéta-t-elle avec prière.

— Eh bien ! balbutia le jeune homme.

— Eh bien ?

— C'est la nièce de M. Koffmann.

Deux exclamations de surprise et de douleur

retentirent en même temps ; Marthe s'était reculée en joignant les mains ; Frantz avait laissé tomber sa pipe.

— La nièce de M. Koffmann !... Mille dieux ! tu es donc fou ?

— Est-ce bien possible, mon pauvre garçon ? dit Marthe. Mademoiselle Élisabeth !... Mais tu ne la connais pas !

— Oh ! pardonnez-moi, ma mère ; elle venait tous les soirs sur la terrasse.

— Et tu lui parlais ?...

— Oui, ma mère.

— Jésus Dieu ! si M. Koffmann savait cela !

— Il le sait, car il a fait partir Élisabeth.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Et je ne la verrai plus !... Je ne sais même pas où ils l'ont conduite.

— Au diable Koffmann et tous les siens ! s'écria Frantz, en repoussant sa chaise avec violence : c'est un voisinage de malheur pour nous ! J'aurais dû me défier de quelque chose, en te voyant rester si tard, tous les jours, au fond du jardin. Mais comment tout cela est-il arrivé ? qui t'a fait

faire la connaissance de mademoiselle Élisabeth?...

— C'est bien long à dire, mon père.

— Voyons, conte-nous ça, reprit Marthe; fais-nous ta confession, mon pauvre enfant.

Williams hésita encore un instant, puis s'écria :

— Au fait, il vaut mieux que vous sachiez tout maintenant; je ne sais pas pourquoi j'ai honte avec vous, qui êtes si bons pour moi.

Les deux vieilles gens s'assirent.

— Quand nous sommes venus loger ici, il y a six ans, continua Williams, vous savez, mon père, que M. Koffmann avait déjà été injuste et dur pour vous; aussi, je lui en voulais, et j'aurais été content de l'humilier si je l'avais pu. Je cherchais même à lui montrer que je ne l'aimais pas. Toutes les fois qu'il venait sur la terrasse avec ses fils, j'avais bien soin de passer droit sans leur rien dire, et, s'ils m'appelaient pour avoir des fleurs, je leur répondais le chapeau sur la tête, comme ils me parlaient. Avec les hommes, ça ne me coûtait guère d'être insolent, j'y trouvais même du plaisir; mais quand mademoiselle

Élisabeth venait, c'était plus difficile. J'avais ouï dire qu'on la rendait malheureuse, et je la voyais quelquefois, quand elle était seule sur la terrasse, regarder si tristement du côté de la campagne, qu'en passant devant elle, ma main se portait, malgré moi, à mon chapeau.

Un jour que je taillais la treille qui se trouve au niveau de la terrasse, et que j'étais caché par les vignes, j'entendis M. Koffmann lui rappeler qu'il l'avait élevée par charité, et lui reprocher le pain qu'elle mangeait chez lui !... La pauvre créature pleurait à chaudes larmes; mais l'oncle n'y prenait pas garde. Je sentis dans ce moment tout ce qui me restait de mauvais sentiments contre mademoiselle Élisabeth se fondre dans mon cœur; il me sembla qu'elle n'était plus de la famille Koffmann, puisqu'elle était si malheureuse, et, à partir de ce jour, je la saluai respectueusement.

Je ne sais pas si elle s'aperçut de ce changement, mais, de son côté, elle devint plus amicale et plus causeuse. Souvent, quand elle se trouvait seule, elle s'appuyait à la balustrade et me faisait des questions sur la manière de

cultiver les fleurs. Peu à peu les conversations devinrent plus longues : elle me parla de vous, de ma mère, de mon oncle le pasteur, chez qui j'avais étudié dans mon enfance. Quand nous avions causé longtemps, elle me chantait quelques beaux airs allemands, que j'apprenais en l'écoutant.

Elle revint ainsi tous les jours, et j'en pris l'habitude sans m'en apercevoir. Quand le soir arrivait, j'avais besoin de la voir comme on a besoin de respirer et de dormir. Elle aussi semblait heureuse de venir. Un jour que toute la famille Koffmann était absente, elle se montra plus tôt. Notre beau cactus rouge avait fleuri le matin même; dès qu'elle parut je lui annonçai cette bonne nouvelle.

— Comme je voudrais le voir! dit-elle.

— Qui vous empêche de venir? répondis-je; mon père et ma mère vous recevront bien.

— Oh! non, on pourrait me voir entrer chez vous, et si mon oncle le savait, il ne me le pardonnerait pas.

Une idée me vint; j'allai chercher mon échelle double et je la portai contre la terrasse.

— Descendez par ici, dis-je à mademoiselle Élisabeth, personne ne vous verra, et vous pourrez admirer notre cactus.

Elle refusa d'abord ; mais je la priai tant qu'enfin elle se décida.

Peu de temps après, d'autres plantes rares fleurirent dans la serre, et elle vint les voir de la même manière. Elle finit par s'accoutumer à descendre ainsi dans notre jardin de temps en temps. Je lui apprenais à connaître les fleurs, et souvent nous restions assez tard ensemble sous les charmilles. Ces entretiens me jetaient dans un bonheur inexprimable; je ne me rappelle pas avoir passé d'aussi douces heures depuis le temps où je me sauvais de chez mon oncle pour aller lire quelque roman au bord du Rhin. Je ne me demandais pas pourquoi la présence de mademoiselle Élisabeth m'était si bienfaisante, j'en jouissais comme les enfants jouissent du soleil ; j'étais triste lorsque je ne la voyais pas, joyeux aussitôt qu'elle paraissait. Elle-même était ainsi, et nous nous étions souvent avoué combien nous avions besoin l'un de l'autre.

Un soir que mademoiselle Élisabeth m'avait raconté assez au long combien elle était malheureuse chez son oncle, je m'étais attendri en l'écoutant, et nous nous étions oubliés plus tard que de coutume ; tout à coup, des voix se firent entendre sur la terrasse : on appelait Élisabeth.

— Dieu ! c'est mon oncle, dit la jeune fille épouvantée.

La voix retentit de plus près et avec un accent irrité.

— S'il me voit ici, je suis perdue, répéta-t-elle. Williams, où me cacher?

Je l'entraînai sous le berceau de vignes ; presque aussitôt, M. Koffmann parut sur la terrasse, avec un de ses fils.

— Où s'est donc cachée cette malheureuse? s'écria-t-il ; elle n'est point ici, et cependant voilà sa broderie sur le gazon.

— Elle est peut-être chez le voisin, observa en riant le jeune homme.

Élisabeth frissonna et se cacha presque dans mes bras; mais M. Koffmann avait haussé les épaules.

— Il s'agit bien de plaisanterie, dit-il d'un ton de mauvaise humeur ; regardez si elle est par hasard dans le kiosque; je vais encore la chercher dans le jardin.

A ces mots, tous deux s'éloignèrent.

— Ils sont partis, dis-je à la jeune fille.

Mais elle ne m'écoutait pas : le visage appuyé contre mon épaule, elle s'était mise à sangloter. Je me sentis ému jusqu'au fond du cœur, et je pris ses mains dans les miennes.

— Au nom de Dieu, mademoiselle Élisabeth, lui dis-je, ne vous désolez pas ainsi!

— Oh! comment reparaître devant mon oncle? murmura-t-elle.

— Montez de suite, il ne saura rien.

— Je n'oserai jamais ; songez qu'il peut être là... S'il allait me voir.

— Eh bien! est-ce donc un si grand mal, après tout, d'être descendue dans notre jardin pour voir des fleurs ?

— Il ne me croira pas; je le connais, Williams; il est capable de me chasser.

Cette idée que M. Koffmann pourrait renvoyer

sa nièce, au lieu de m'effrayer, me causa un sentiment de joie; je ne sais pas au juste ce que j'entrevis dans ce moment, mais je ne pus m'empêcher de répondre :

— Eh bien! tant mieux!

Mademoiselle Élisabeth fit un mouvement de surprise.

— Ah! si vous vouliez, continuai-je, mon père et ma mère sont si bons! et vous seriez plus heureuse près de nous que dans votre famille.

Je ne sais ce qu'elle comprit, mais elle tressaillit et s'éloigna de moi avec confusion; je crus que je l'avais offensée, et je sentis mes yeux se remplir de larmes.

— Pardonnez, mademoiselle, lui dis-je, j'ai parlé comme un fou; je sais bien que c'est impossible, et que vous ne voudriez pas vivre chez de pauvres gens comme nous.

— Ah! toujours! s'écria-t-elle en tombant dans mes bras.

Son accent me pénétra jusqu'au cœur.

— Est-ce possible? est-ce possible? vous voudriez venir?...

— Partout... avec vous, Williams!

Je sentis un nuage me couvrir les yeux, et je fus près de m'évanouir de bonheur.

Élisabeth fut quelque temps sans pouvoir revenir; son oncle avait des soupçons et la surveillait. Quand je la vis plusieurs jours après, elle se montra timide et confuse; mais elle ne rétracta rien de ce qu'elle avait laissé échapper, et je pus de nouveau m'assurer qu'elle m'aimait.

Cette situation durait depuis un mois; nous nous voyions à de rares intervalles, mais nous nous écrivions régulièrement et nous cachions nos lettres sous un des pots de fleurs de la terrasse. Hier, je venais d'en déposer une au lieu convenu, lorsque j'aperçus tout à coup M. Koffmann; je me retirai précipitamment et je rentrai à la maison pour ne point donner de soupçons. Lorsque je retournai peu après, ma lettre n'était plus là. Je pensai qu'Élisabeth avait pu venir la prendre et j'attendis une réponse; mais ce matin il n'y avait rien sous le pot de fleurs : j'ai espéré tout le jour; enfin, le soir venu, je n'ai pu y tenir, je suis sorti pour guetter quelqu'un des

domestiques de M. Koffmann et l'interroger, s'il était possible; j'ai trouvé tout à l'heure Jérôme, et j'ai appris de lui que mademoiselle Élisabeth était partie aujourd'hui avec son oncle.

— Et tu ne sais point où elle est allée? demanda Marthe.

— On n'a pu me l'apprendre : on a dit seulement dans la maison qu'elle ne reviendrait plus;... mais je la chercherai partout, jusqu'à ce que j'aie découvert où on la cache.

— Et si tu ne la trouves pas?

— Si je ne la trouve pas!... répéta Williams; oh! si je ne la trouve pas!...

— Pardieu! tu l'oublieras, dit Frantz.

— Oh non! mon père!

— Que feras-tu alors?

Le jeune homme ne répondit rien, mais, jetant sur le vieux soldat un regard qui le fit tressaillir, il sortit sur-le-champ.

Toutes les recherches de Williams pour découvrir la retraite d'Élisabeth furent infructueuses, et l'absence d'indications qui pussent le guider, l'obligea bientôt à les suspendre. Deux mois se

passèrent sans amener aucun changement. Le jeune fleuriste ne parlait ni de son amour ni de sa douleur; mais il devenait plus sombre et plus pâle chaque jour. Ses parents, effrayés, essayaient vainement de le distraire. A toutes leurs consolations, il secouait la tête tristement, et, s'ils insistaient davantage, il sortait sans répondre. C'était un désespoir muet et docile en apparence, mais impossible à repousser, et qui s'infiltrait à travers tout ce qu'on voulait lui opposer. Frantz connaissait son fils pour une de ces natures invincibles par leur souplesse même, et qui ne cèdent que pour revenir à leur première attitude. Il comprit que l'on tenterait inutilement de guérir ce cœur acharné à sa peine, et qu'il fallait que son fils épousât la nièce de M. Koffmann ou qu'il mourût.

Une fois cette conviction acquise, le vieux soldat eut bientôt pris son parti. Il résolut d'aller voir son voisin dès le lendemain.

Il employa seulement le jour qui lui restait à préparer ce qu'il lui dirait. A force d'y penser, sa démarche, qu'il avait jugée hasardeuse d'abord,

lui parut plus sûre. Il se donna à lui-même de si bonnes raisons, il répondit si victorieusement à tous les arguments que M. Koffmann pourrait mettre en avant, qu'il ne douta plus de la réussite. Nous avons tous éprouvé à certaines heures de ces folles confiances nées d'une méditation exaltée. Notre conviction est alors si profonde que nous la croyons irrésistible, et, certains de voir la vérité, nous n'admettons pas même qu'un autre puisse la nier. L'idée qui nous a longtemps préoccupés passe alors pour nous à l'état de fait visible : ce n'est plus un principe discutable, c'est une évidence.

Frantz était d'ailleurs un esprit juste, mais naïf. Il avait cette logique qui va toujours en ligne droite sans s'embarrasser des détails, et qui pense avoir prouvé qu'une chose doit être faite, lorsqu'elle a démontré qu'elle est équitable; logique populaire que les habiles appellent étroite parce qu'elle est simple; et qu'ils repoussent comme les affranchis des Césars repoussaient les boissons sans apprêts, parce qu'ils trouvaient trop difficile d'y mêler leurs poisons. Frantz avait tou-

jours vécu en soldat : il ne connaissait que les vices du camp, et n'entendait rien aux paradoxes, ces faux-fuyants d'invention civile au moyen desquels les vertus douteuses cachent leurs défaites. Croyant naïvement que la raison était partout et toujours la raison, il ignorait que chez les hommes *capables* la logique change comme l'ameublement, selon le lieu, la saison et la fortune.

Dès le lendemain il se rendit donc chez M. Koffmann et demanda à lui parler; mais le fabricant était occupé; on lui répondit qu'il fallait attendre. Cette première difficulté déconcerta un peu l'assurance de Frantz. En se trouvant au milieu de ce salon élégant, en entendant, à côté, le bruit de l'argenterie et les rires des nombreux domestiques de son voisin, il porta involontairement les yeux sur son pauvre habit et commença à craindre le résultat de sa démarche. Il cherchait bien à se raffermir en se rappelant ses raisonnements, mais il ne leur trouvait plus la même puissance; une sorte de découragement instinctif, augmenté par l'attente, le gagnait d'instant en instant. Puis, une circonstance puérile en appa-

rence et cependant importante lui enlevait toute sa confiance. En se préparant à l'entrevue qu'il allait avoir, il avait toujours calculé que M. Koffmann le recevrait dans son cabinet; c'était là qu'il s'était placé par la pensée; son exorde, ses mouvements, ses raisons, tout s'était disposé dans sa tête d'après ce lieu qu'il connaissait, et le changement de théâtre pour le débat qui allait s'ouvrir déroutait ses prévisions. Il avait espéré voir le fabricant à l'écart, sans crainte d'interruptions, et au lieu de cela il allait lui parler dans un salon de passage, portes ouvertes et au bruit du couvert qu'on desservait! Or il comprenait instinctivement qu'il serait moins fort et moins libre sur ce nouveau théâtre. M. Koffmann ne lui serait plus livré seul, il se sentirait chez lui, entouré de sa maison, de sa richesse. Frantz était dans la situation d'un général qui aurait marché à l'ennemi avec la certitude de le vaincre, et qui le trouverait campé ailleurs. C'était un nouveau plan de campagne à combiner.

Toutes ces raisons reunies ôtèrent insensiblement aux vieux soldat sa résolution; si bien qu'il

délibérait déjà sur les moyens d'éviter l'entrevue qu'il était venu demander, lorsque M. Koffmann parut.

A l'aspect de Frantz, il fronça le sourcil et lui demanda brusquement ce qu'il voulait.

— Je voudrais vous parler, répondit Frantz en balbutiant.

— Faites, mais vite; je n'ai point de temps à perdre.

— Je désirerais qu'on ne nous entendît pas, ajouta l'invalide, pensant toujours au cabinet.

— Il n'y a personne ici.

Le vieux soldat jeta les yeux autour de lui comme pour s'en assurer, et tourna son bonnet de police avec embarras; il faisait des efforts évidents mais inutiles pour parler; il avait complétement oublié son exorde.

Après avoir attendu un instant, Koffmann fit un mouvement pour sortir.

— Vous reviendrez quand vous saurez ce que vous avez à me dire, murmura-t-il avec humeur.

Frantz se sentit rougir.

— Je sais pardieu bien ce que j'ai à vous dire!

répliqua-t-il; mais je cherche la manière de vous arranger cela poliment.

— Vous, poli!... vous avez donc besoin de moi?

— Ni de vous, ni de personne!

— Alors, bonsoir.

— Doucement! s'écria Frantz, qui, à mesure que les paroles de Koffmann lui fouettaient le sang, retrouvait toute son assurance; doucement, monsieur le maire; je vais vous expliquer la chose sans préparations, puisque vous y tenez. Vous avez conduit votre nièce je ne sais où; pourriez-vous me dire pourquoi?...

Le fabricant rougit jusqu'aux yeux.

— Qui vous a permis de m'adresser une pareille question? s'écria-t-il.

— Si vous ne voulez pas le dire, je le dirai, moi. Vous avez renvoyé mademoiselle Élisabeth parce qu'elle aimait mon fils Williams.

— Taisez-vous.

— Tout à l'heure vous me disiez de parler...

Koffmann fit un geste de colère.

— Que voulez-vous, enfin: demanda-t-il.

— C'est précisément la question que j'allais vous adresser, monsieur le maire. Que voulez-vous? séparer Williams de votre nièce; mais croyez-vous que ça les empêchera de s'aimer? Vous les tuerez, voilà tout. Williams est déjà aux trois quarts mort, et je parie que mademoiselle Elisabeth n'est pas mieux.

— Que m'importe?

— Rien, c'est possible; je sais que votre nièce était traitée ici comme un chien de tambour. Vous ne seriez pas fâché de lui voir six pieds de terre par-dessus la tête : c'est un moyen commode de se débarrasser des nièces qui restent à notre charge... Mais je viens vous en proposer un autre... Puisque cette pauvre fille vous gêne tant, laissez-la épouser Williams.

Koffmann fit un pas en arrière.

— Est-ce une moquerie?

Et voyant le vieux soldat prêt à protester qu'il parlait sérieusement :

— Ma nièce épouser un jardinier! mais vous êtes fou, bonhomme!

— Pas si fou, monsieur Koffmann, car ce jar-

dinier la rendra heureuse, tandis qu'ici vous la faites mourir. Nos vrais parents sont ceux qui nous aiment, et à ce titre vous n'êtes guère l'oncle de votre nièce... Je sais bien que ça vous humilierait de voir une Koffmann arroser des plates-bandes et vendre des fleurs.

— J'aimerais mieux la jeter à la rivière une pierre au cou! s'écria Koffmann, exaspéré à cette image.

— Je vous crois, je vous crois bien, dit l'invalide en secouant la tête : vous êtes un homme comme il faut, vous; mais mademoiselle Élisabeth porte déjà une pierre au cou; c'est le nom de Koffmann, un nom trop lourd pour une pauvre fille sans dot et sans bons parents... Et voyez pourtant ce que c'est que le monde : vous donneriez votre nièce à un banqueroutier qui aurait fait fortune, à un libertin sortant des mains de son médecin; mais à un brave garçon qui est jardinier, allons donc, vous tenez trop à l'honneur de votre famille pour ça! Du reste j'avais pensé à la chose avant de venir, et j'ai un moyen de tout arranger : donnez votre nièce à mon fils, et le

lendemain des noces nous quittons Thann pour n'y plus revenir ; j'ai des parents en Suisse ; nous irons nous établir à Bâle, et vous n'entendrez plus parler de nous.

— Assez ! assez ! s'écria M. Koffmann hors de lui... Uue pareille insolence ! oser me demander ma nièce ! Sortez.

— Ainsi, vous refusez.

— Sortirez-vous, misérable ?

Frantz pâlit, se redressa sur sa jambe de bois, et, remettant son bonnet de police avec un geste de défi.

— Misérable ! répéta-t-il : c'est vrai qu'il y a un misérable ici ; mais c'est toi, Pierre Koffmann, toi qui as tenu l'étrier des cosaques et qui leur aurais tiré leurs bottes s'ils t'avaient montré la cravache ! Oses-tu bien seulement lever les yeux devant un vieux soldat, méchant poltron qui as acheté un fils de veuve pour se faire tuer à ta place ! Ah ! je suis un misérable ! mais sais-tu bien que ce sont des misérables comme moi qui ont défendu ta peau pendant vingt ans, et qui se sont fait mettre en morceaux pour te donner le

loisir de t'enrichir et de devenir insolent !... Tu me méprises parce que je suis pauvre, moi je te méprise parce que tu es lâche. Tu as refusé ta nièce à mon fils ; mais, prends-y bien garde : nous avons fait dans la vieille garde des choses plus difficiles que de marier deux amoureux. Je ne te dis que cela.

— A ces mots, Frantz sortit en jetant à M. Koffmann étourdi un regard de menace et de mépris.

Il venait de partir lorsqu'on annonça au maire que la directrice des postes demandait à lui parler.

Madame Duval était une femme sur le retour, mais dont on avait autrefois cité la beauté. Elle se disait issue d'une famille noble et prouvait son origine distinguée par l'incessante persistance de ses sollicitations et son habileté à obtenir les faveurs qu'elle sollicitait. Réduite à exercer cette habileté sur un petit théâtre, elle n'en montrait que mieux peut-être toutes les ressources de son esprit ingénieux. Nul ne savait mieux qu'elle préparer de longue main la réussite de chaque

entreprise, amener l'occasion de rendre un service à la personne dont il fallait obtenir la chose désirée, sonder les avenues souterraines de chaque vanité. Elle s'était peu occupée de vertu, sachant que c'était chose rare; mais elle avait étudié les faiblesses de chacun des hommes qu'elle connaissait : c'était comme des anses par lesquelles elle les prenait pour s'en servir au besoin. Indifférente au bien ou au mal, mais uniquement occupée du succès, elle se conduisait à l'égard des vices comme les racoleurs d'autrefois à l'égard des jeunes garçons, les choyant avec amour et les caressant doucement pour les enrôler plus sûrement. A la cour, madame Duval eût été une femme comme la princesse des Ursins ou madame de Maintenon; à Thann, c'était simplement une *personne entendue* qui avait réussi à se faire accorder successivement un bureau de poste, une loterie et un débit de tabac.

Au moment où elle se présenta à M. Koffmann, celui-ci était encore tout ému de la scène qu'il venait d'avoir avec Frantz; aussi reçut-il la directrice d'un air contrarié. Madame Duval feignit

de ne pas s'en apercevoir. Elle parla d'abord de choses indifférentes, puis arriva au but de sa visite. Il s'agissait d'une perception à obtenir pour son neveu, jeune homme fort connu dans l'endroit par son adresse au billard. M. Koffmann était trop occupé dans ce moment de ses propres affaires pour songer beaucoup à celles des autres. Il répondit vaguement qu'il désirait être agréable au neveu de madame Duval, mais que les concurrents étaient nombreux.

— Je le sais, dit la directrice; cependant, recommandé par vous, mon neveu réussira sans doute.

— Détrompez-vous, madame, j'ai peu de pouvoir. Je ne voudrais pas vous donner une espérance vaine.

— Cependant vous êtes lié d'amitié avec le préfet.

— Amitié officielle et de politesse, voilà tout.

— Le receveur général n'a-t-il pas épousé une de vos cousines?

— En effet, une cousine au dixième degré; il y a fort longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Mais monsieur votre frère a une grande influence comme député : si vous aviez la bonté de lui écrire...

— Mon Dieu, ce serait inutile ; il est mal dans ce moment avec le ministère ; il s'est fait une loi de ne rien solliciter.

— Voilà qui est fâcheux, dit madame Duval sans se déconcerter. J'espère que M. le maire voudra bien du moins apostiller la pétition de mon neveu.

— Volontiers, madame.

La directrice tira plusieurs papiers de son sac et parut chercher la pétition.

— Les états de service de M. Duval... ce n'est pas cela... Voyons, qu'est-ce que ceci? la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire pour m'assurer que mon neveu serait nommé percepteur... Je ne sais pourquoi j'ai apporté tout cela... Encore une lettre... Ah! je sais... celle que j'ai oublié de distribuer au facteur... C'est pour le fils de Frantz, là à côté ; il paraît qu'il connaît quelqu'un à Huningue.

— A Huningue, dites-vous?...

— Mais oui, voyez le timbre...

Koffmann prit la lettre et ne put retenir une exclamation.

— Est-ce que vous connaissez l'écriture? demanda madame Duval, en levant la tête.

Le fabricant ne répondit rien; mais il tourna la lettre en tous sens, comme s'il eût voulu la lire à travers l'enveloppe.

— Ah! voilà enfin cette pétition, reprit madame Duval, en lui présentant un papier.

Koffmann s'approcha d'une table pour poser l'apostille qu'il avait promise.

— Veuillez l'appuyer vivement, dit la directrice d'une voix calme et en se penchant vers le fabricant; vous avez toujours été si excellent pour moi... Aussi, voudrais-je trouver l'occasion de vous prouver ma reconnaissance.

— Voyez, dit Koffmann, en lui présentant la pétition, je demande cette nomination au nom de tous les amis de *la religion et du roi.*

— Mille remercîments. Il est bien fâcheux seulement que vous n'ayez pu nous recommander au préfet.

En parlant ainsi, la directrice tendait la main vers la lettre de Huningue, qui était restée sur la table.

— Attendez, dit vivement Koffmann, je vais lui écrire.

Il se rassit et écrivit au préfet. Comme il mettait l'adresse :

— Je vais expédier tout cela sur-le-champ, dit madame Duval, dès que j'aurai remis à Frantz la lettre pour son fils.

— Pardon, interrompit Koffmann, je veux aussi vous donner un mot pour le receveur général ; nous sommes presque cousins germains. Il vous appuiera chaudement.

Il se remit à écrire une seconde fois.

Madame Duval reçut cette nouvelle recommandation avec mille protestations de gratitude ; mais son œil se portait toujours sur la lettre de Huningue.

— Désirez-vous encore quelque chose? demanda le maire.

— Mon Dieu..., monsieur, je n'ose.

— Je devine, quelques lignes pour mon frère.

n'est-ce pas? Au fait, je me rappelle maintenant qu'il s'est réconcilié depuis peu avec le ministère. Je vais lui demander cette nomination comme un service personnel... Voilà... Êtes-vous contente ?

— C'est-à-dire que je ne sais comment vous remercier.

— Cela n'en vaut pas la peine ; je suis trop heureux de pouvoir faire quelque chose pour mes amis.

En parlant ainsi, M. Koffmann reconduisait la directrice jusqu'à la porte.

A peine celle-ci fut-elle fermée, qu'il revint à la hâte, saisit la lettre que madame Duval avait oublié de reprendre, et lut ce qui suit :

« Mon ami,

« Mon oncle a tout découvert : il m'a forcée « à partir subitement, et je suis maintenant à « Huningue, entourée de gens que je n'ai jamais « vus et qui me traitent comme une coupable « dont la famille veut cacher la honte. Depuis « mon arrivée je songeais à vous écrire. Aujour- « d'hui seulement j'en ai trouvé les moyens. Ne

« pleurez point de mon absence, Williams, car « elle sera la cause d'une réunion plus prochaine. « Jamais, peut-être, je n'aurai trouvé la force « d'avouer à mon oncle notre affection ; mainte- « nant qu'il l'a découverte, je n'ai plus rien à « ménager. Désormais, mes parents sont mes « ennemis; je ne suis plus seulement pour eux « un objet de dédain, mais de haine. Il ne me « reste donc que vous, Williams; vous seul dé- « ciderez de mon sort. Je suis majeure, libre de « mon choix ; s'il le faut, j'en appellerai à la « justice. Voyez si vous voulez me prendre « pour votre femme, et si vous le voulez, venez « me chercher avec votre mère, je vous attendrai « et je vous suivrai.

« Élisabeth Koffmann. »

Le fabricant demeura longtemps pensif après cette lecture. Il commençait à craindre que tous ses efforts pour empêcher cet odieux mariage ne fussent inutiles. Il connaissait Élisabeth : c'était un caractère doux, mais inflexible dans ses résolutions, et qui, une fois enhardie à vouloir, ne

reculait plus. Il ne pouvait espérer de tenir toujours sa retraite cachée à Williams ; une circonstance, une lettre parvenue pouvait tout lui apprendre, et dès lors l'union des deux amants devenait inévitable ! Préoccupé de ces tristes pensées, il se rendit à la mairie à l'heure accoutumée.

Il avait déjà apposé sa signature au bas de quelques passe-ports et de quelques certificats, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la liste des jeunes gens appelés à satisfaire à la loi du recrutement. Tout à coup le nom de Williams Hauffer frappa son regard.

—Est-ce le fils de Frantz l'invalide? demanda-t-il au secrétaire.

— Lui-même, monsieur.

Koffmann fit un mouvement, et, après avoir réfléchi un instant :

— Alors nous sommes sauvés, murmura-t-il.

Quinze jours après, une centaine de jeunes gens, attendant le moment du tirage, étaient réunis devant la mairie de Thann. C'était un spectacle à la fois singulier et curieux que celui de cette foule où les visages et les attitudes

révélaient encore plus peut-être la classe que le caractère. En général, les plus riches semblaient inquiets ; on eût dit qu'ils calculaient tout bas le prix du remplaçant que le sort pourrait les forcer d'acheter : les pauvres, au contraire, attendaient avec une joyeuse insouciance. C'est que, pour ceux-là, il s'agissait d'argent ; pour ceux-ci, de huit années de leur vie seulement ! Et qu'est-ce que huit années, quand on est jeune?... quelques feuilles arrachées à un arbre verdoyant, quelques fleurs foulées aux pieds dans un parterre splendide. Et pourquoi, en effet, tiendrait-on alors à ce temps que l'on hâte de ses vœux et que l'on pousse vers l'avenir par toutes sortes d'aspirations? On connaît le prix de l'or parce que l'on sait ce qu'il coûte à acquérir ; le travail et la souffrance servent d'unité de mesure; mais la vie ! Dieu nous la donne pour rien !

Cependant, au milieu de ces jeunes ouvriers qui attendaient leur sort avec calme, il en était un dont tous les traits et tous les mouvements exprimaient l'inquiétude; c'était Williams Hauffer.

C'est que lui redoutait, pour plus d'une cause,

l'arrêt qui allait être prononcé par le hasard. Ses premières années s'étaient écoulées dans un presbytère au bord du Rhin, et il ne l'avait quitté que pour entrer chez le botaniste qui lui avait appris à cultiver les fleurs. Ainsi accoutumé, dès son enfance, aux impressions douces et aux aspects paisibles, il avait toujours éprouvé une répulsion secrète pour la vie de soldat. Marthe le savait, et, dans ses prévoyances de mère, elle avait voulu préparer à son fils le moyen d'échapper aux chances du recrutement; mais des maladies et des pertes imprévues avaient dérangé ses calculs. Frantz, du reste, s'était toujours prêté de mauvaise grâce à ce projet, qu'il appelait une lâcheté de femme. Soldat pendant vingt années, il avait conservé tous les préjugés des camps, et, pour lui, tout homme qui n'avait point payé au pays son impôt de sang était coupable ou inutile. Élevé à cette forte école de 93, où rien d'ordinaire n'était permis, et où chacun avait puisé le pouvoir des prodiges, Frantz était parti à quinze ans pour défendre le territoire; il avait parcouru une partie de l'Europe la baïonnette en avant, et ne

s'était arrêté qu'en 1815, sur notre dernier champ de bataille, où il avait laissé la moitié de ses membres et sa chère cocarde. L'invalide ne comprenait point que tout avait changé depuis, et que l'armée n'était plus la frontière vivante de la France, mais une force oisive que le pouvoir méditait de tourner contre la nation.

L'impossibilté de racheter Williams, si le sort le désignait, l'avait donc peu tourmenté jusqu'alors : peut-être même y avait-il eu des heures où, de vieux souvenirs se réveillant, il avait désiré voir son fils sous l'uniforme; mais depuis qu'il connaissait l'amour de celui-ci pour mademoiselle Élisabeth, ces velléités militaires avaient fait place à l'inquiétude. Il voulait avant tout le bonheur de Williams, et il sentait que son départ pour l'armée eût anéanti tout ce qui pouvait lui rester encore d'espérance.

Cependant M. Koffmann avait fait tout préparer dans la grande salle de la mairie. Lui-même avait vérifié les bulletins contenus dans l'urne fatale; les portes furent enfin ouvertes et le tirage commença.

Déjà le sort avait prononcé pour un grand nombre : le tour de Williams approchait, lorsqu'on l'appela dans la foule; c'était la servante de madame Duval, qui venait le chercher de la part de sa maîtresse.

— Est-ce qu'elle aurait reçu une lettre pour moi? demanda le jeune homme, qui pensa sur-le-champ à Élisabeth.

— Je ne sais, mais madame a dit de ne pas revenir sans vous.

— J'y vais, j'y vais, dit Williams en s'élançant hors de la salle.

— Madame Duval le reçut avec un air de mystère qui le confirma dans ses espérances; elle le fit passer du bureau dans son salon et ferma la porte avec soin.

— Mon cher Williams, lui dit-elle, je sais que vous êtes un garçon rangé, un bon fils, et je vous ai toujours voulu du bien.

Le jeune jardinier balbutia un remercîment.

— J'ai quelque chose à vous apprendre; mais il faut auparavant que vous me promettiez le plus grand secret.

— Je vous le jure, madame.

— Surtout que M. Koffmann ne sache point que je vous ai parlé.

— Sur mon honneur, il ne le saura point.

— Voici ce que c'est : vous avez une belle collection de cactus que vous désirez vendre ; or, je sais que M. Koffmann veut l'avoir à tout prix, et qu'il a chargé une tierce personne de l'acheter pour lui.

Williams regarda madame Duval avec étonnement.

— Vous comprenez qu'un homme riche comme votre voisin ne regardera pas à une centaine de francs de plus, si vous ne cédez pas trop vite ; j'ai voulu vous avertir pour que vous ne vous laissiez pas surprendre. Il est juste que les gens riches payent leurs fantaisies. — Eh bien ! vous ne me remerciez pas, Williams?

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, murmura le jeune homme.

Mais son désappointement l'avait étourdi.

Madame Duval ne parut point remarquer son trouble ; elle le retint encore assez longtemps, et

ne lui permit de se retirer qu'après avoir regardé la pendule.

Williams allait regagner la mairie, lorsqu'il s'entendit appeler : c'était sa mère qui accourait, en lui montrant une lettre. Williams s'élança à sa rencontre avec un battement de cœur.

— Elle a été apportée par un marchand qui vient de Huningue, dit Marthe.

Le fleuriste regarda l'adresse : c'était d'Élisabeth!...

Il ouvrit la lettre d'une main tremblante et la parcourut. A mesure qu'il lisait, ses traits semblaient s'illuminer; tout à coup, un cri de joie lui échappa.

—Ce sont donc de bonnes nouvelles? demanda Marthe.

— Ma mère! ô ma mère! si vous saviez... elle est à Huningue... elle m'aime toujours... elle m'a écrit plusieurs fois...

— Est-ce possible?...

— Et elle me dit qu'elle veut être à moi, malgré son oncle!... elle me prie d'aller la chercher avec vous... O mon Dieu! Comprenez-vous?

j'épouserai Élisabeth!... mais embrassez-moi donc, bonne mère... Nous allons partir de suite... de suite, n'est-ce pas?... Elle nous attend... venez, venez... Oh! je ne crains plus rien maintenant !...

— Pas même un mauvais numéro? demanda une voix haletante.

Marthe et Williams se retournèrent. Frantz était derrière eux pâle et tendant de la main qui lui restait un bulletin ouvert, sur lequel se trouvait le chiffre 3... La mère et le fils reculèrent.

— Je n'ai pas tiré! s'écria le jeune homme.

— Non, mais comme le maire s'était arrangé pour que tu ne fusses pas là quand ton tour est venu, il a tiré pour toi..., et il a la main heureuse, le maire, comme tu vois!

La mère voulut se récrier.

— Paix! dit Frantz d'un accent rude; vas-tu faire faire la parade à ton chagrin?... Renfonce tes larmes; tu auras le temps de pleurer à la maison.

En parlant ainsi, l'invalide se dirigea vers le

faubourg qu'ils habitaient; tous deux le suivirent, Marthe retenait avec peine ses sanglots, mais Williams était silencieux. La nouvelle que lui avait apportée son père l'avait si subitement frappé, qu'on eût dit un homme foudroyé au milieu de sa joie. La vie et la pensée semblaient arrêtées en lui; il marchait comme dans un rêve, n'entendant que des rumeurs confuses et voyant tout tourner autour de lui. Quant à Frantz, il allait devant avec une sorte de résolution terrible. Son corps endolori de cicatrices s'était redressé, sa jambe de bois frappait plus fortement la terre; par instant sa main se crispait sur le bâton de houx qui aidait sa marche. Ils arrivèrent enfin à leur maisonnette. Marthe se laissa tomber sur le banc de pierre en fondant en larmes; Williams demeura debout devant elle, et Frantz tira machinalement sa pipe, qu'il plaça éteinte entre ses dents.

Tout à coup les sanglots de la mère redoublèrent; ses yeux venaient de tomber sur le fatal numéro, qu'elle avait gardé sans s'en apercevoir.

— Dieu est bien dur pour de pauvres gens, dit-elle avec désespoir : qu'avons-nous fait pour mériter ce coup ?... et justement quand Williams pouvait être heureux.

— Oui... oui..., murmura Frantz ; c'est toujours ainsi ; quand par hasard il tombe une part de butin à un pauvre diable, le Père éternel la lui reprend bien vite ; lui aussi il n'en a que pour les grosses épaulettes !... Une drôle de boutique encore que le monde du bon Dieu !

—Et penser que sans ma maladie nous aurions de quoi lui acheter un remplaçant... Oh ! pourquoi ne suis-je pas morte il y a trois ans ?

— Oh ! ne dites pas cela, ma mère, ne dites pas cela !

— Toi, partir... mon Dieu !... toi, partir, reprit la vieille femme en serrant Williams dans ses bras ; mais est-ce bien sûr que nous ne pouvons pas te racheter ?... En vendant tout ce que nous avons, nos fleurs... nos meubles... tout... tu nous resterais, du moins... tu ne serais point séparé d'Élisabeth !

—Et il lui offrirait un lit de paille pour cadeau

de noces, n'est-ce pas, vieille folle? repartit Frantz, en haussant les épaules.

— Taisez-vous, dit Williams, voilà M. Koffmann qui rentre chez lui; cachez-lui vos larmes, ma mère.

— Ah! s'écria Marthe en se levant, M. Koffmann, il peut nous sauver, lui...

Et elle courut à la rencontre du maire.

Celui-ci recula à son aspect; il voulut l'éviter, mais elle lui barra le passage.

—Vous nous avez offert mille francs pour vous céder la maison et le jardin que nous occupons, dit-elle, nous acceptons, monsieur, oh! nous acceptons.

Au premier instant, Koffmann avait craint des reproches ou des injures; mais lorsqu'il vit qu'il s'agissait d'une demande, il reprit toute son assurance.

— A mon tour, je ne veux plus, reprit-il.

— Je vous en prie, monsieur!... je vous en conjure à mains jointes, ne nous refusez pas cette somme.

— Il fallait me prendre au mot.

— Eh bien! donnez-nous moins, monsieur Koffman... Huit cents francs seulement.

— Non.

— Six cents.

— Non, non...

— Ce que vous voudrez!... Pour avoir le reste, nous vendrons tout ce que nous possédons... Donnez-nous ce que vous trouvez juste.

— Rien.

Marthe se tordait les mains de désespoir.

— Ma mère, dit Williams en l'attirant à lui, ne priez pas ainsi.

— Laisse, laisse, mon garçon, dit Frantz, qui avait contemplé cette scène avec une sorte de calme farouche; le voisin s'amuse; les larmes de ta mère lui coulent dans le cœur comme un baume!... Le champ de bataille lui est resté, il se réjouit, c'est dans l'ordre.

— Ceci est une leçon pour les gens qui veulent s'adresser à plus fort qu'eux, dit Koffmann avec un sourire méchant; vous reviendrez dans huit ans, voisin Frantz, me demander la main de ma nièce.

— Cela est inutile, répondit le vieux soldat ; car elle est disposée à se passer de votre consentement.

Le fabricant dressa la tête.

— Montre-lui la lettre, Williams, continua l'invalide.

Le jeune homme hésita un instant; mais, sur un geste de son père, il présenta le billet d'Élisabeth Koffmann. A peine celui-ci y eut-il jeté les yeux, qu'il devint rouge de colère.

— Qui a apporté cette lettre? s'écria-t-il.

— Qu'importe? elle est claire, n'est-ce pas?

— Au fait, reprit Koffmann, je suis fou ; est-ce que ce mariage est possible maintenant? Williams va partir...

— Et s'il ne partait pas?

— Vous voulez le racheter?

Peut-être !

Koffmann le regarda avec étonnement.

Le vieux soldat fit un pas vers lui, les lèvres frémissantes et la moustache hérissée... — Koffmann, je t'ai dit, il y a quinze jours que dans la la vieille garde nous avons fait des choses plus difficiles que de marier deux amoureux !... Rap-

pelle-toi cela... Tu vois que ta nièce épousera Williams malgré toi... Il ne reste plus qu'à le racheter : eh bien! je puis le faire.

— Vous, mon père? s'écria le jeune fleuriste.

— Oui, Williams, dit l'invalide en pressant son fils contre son cœur... Embrasse-moi, enfant... plus fort... Et toi, ma vieille... ta main!... J'ai trouvé le moyen de vous rendre tous heureux!

— Et lequel?

— Vous allez le savoir, dit-il en s'élançant vers la maison.

Williams, Marthe et Koffmann lui-même firent un mouvement pour le suivre; mais à peine avaient-ils touché le seuil, qu'un coup de feu partit; Frantz, couvert de sang, vint tomber à leurs pieds. Le fils et la mère jetèrent un cri horrible et étendirent les bras pour le soutenir; mais le vieux soldat glissa de leurs mains :

— Laissez, dit-il, j'ai tiré près du cœur!

Et se tournant vers Koffmann par un effort désespéré, il lui montra Williams en murmurant :

— Fils unique de veuve... exempt du service militaire...

155

LES FEMMES POÉTIQUES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FEMMES POÉTIQUES.

La femme poétique est, comme le racahout des Arabes et les bretelles en caoutchouc, une découverte de notre siècle. Son apparition date de la restauration : contemporaine des poëmes de M. Guiraud et des *Méditations* de Lamartine, elle a seulement subi, à diverses époques, de notables modifications.

Sous la restauration, la femme poétique ne fut guère qu'une héroïne d'élégie, allant à la messe et mourant d'une maladie de poitrine. L'air était alors au marivaudage platonique, à la

langueur et au catholicisme. On avait un amant imaginaire, espèce d'évêque *in partibus*, auquel on accordait un empire idéal; l'adultère demeurait à l'état d'idée, et n'avait guère d'autre but que de procurer à l'âme des émotions. On recommençait sous une autre forme le temps des pastorales et des bergers du Lignon; à cette époque, la femme poétique, pâle, rêveuse, échevelée, ne fut donc pas précisément une femme, ce fut plutôt une vignette anglaise.

Mais bientôt vinrent les modes moyen âge : les artistes laissèrent pousser leur barbe pour ressembler à Benvenuto ou à Michel-Ange, les marchands de pendules substituèrent des chevaliers en cuirasse à leurs Romains indécents, et les devants de cheminée nous apprirent l'histoire de France d'après le bibliophile Jacob. La femme poétique fit alors allonger la taille de ses robes sur le devant, elle s'assit dans un fauteuil gothique, derrière des vitraux de gaze peinte, et suspendit à sa ceinture un porte-visite en forme de missel; la vignette anglaise s'était faite châtelaine.

L'amour descendit aussitôt de ses hauteurs éthérées et prit une forme plus palpable. Le moyen âge avait été dévot et voluptueux; on plaça une madone dans le boudoir, mais on eut soin de suspendre au-dessus un rideau que l'on tirait à l'occasion. Mystique et sensuelle, la passion prit ainsi un caractère romanesque, pieux et fébrile. Chaque châtelaine voulut devenir, derrière ses tapisseries, une nouvelle Françoise de Rimini; les étudiants en droit remplacèrent les pages séducteurs; les feuilletonistes tinrent lieu de troubadours, et les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr furent les nobles jouvençaux récemment armés chevaliers. On jura par la Pâque-Dieu ou par sa bonne dague de Tolède, et les pâtissiers moulèrent Notre-Dame en pain de Savoie.

Si cette crise moyen âge fut l'une des plus fécondes pour la femme poétique, elle lui devint aussi parfois l'occasion de désappointements cruels. Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille.

C'était près de Tours, au fond d'une de ces

villas charmantes, perdues dans les marronniers sauvages, les acacias et les amandiers. Là vivait une jeune femme qui passait ses journées à lisser ses cheveux, à lire des romans moyen âge et à regarder par la fenêtre, comme sœur Anne, si elle ne voyait rien venir. Devant la *villa* s'élevait une tourelle féodale à demi ruinée, douloureuse perspective pour la jeune femme, qui maudissait chaque jour sa chambre élégante et ses persiennes peintes. Oh! que n'eût-elle pas donné pour habiter la tour séculaire et s'accouder à ses créneaux démantelés!... Quelle joie d'avoir un oratoire dans l'épaisseur d'un mur! de s'asseoir près d'une cheminée dont un propriétaire de Paris ferait un logement de garçon complet! de se promener comme une ombre chaque soir sur les dalles de la plate-forme!... Par malheur il y avait dans la *villa* un mari, homme grossier, qui craignait les rhumatismes et les fluxions, prétendait que les logements étaient faits pour y vivre à l'aise, non pour y rêver, et qu'après tout la tourelle était meilleure à voir au clair de lune qu'à habiter. La châtelaine prenait son mal en

patience, regrettant les jours où des chevaliers errants venaient enlever à leurs tyrans des belles désolées.

Souvent le soir, penchée à son balcon, elle regardait l'horizon comme si elle eût attendu le preux qui devait la délivrer ; elle l'appelait dans sa pensée, et quand le mari, qui avait froid, ordonnait de fermer la fenêtre, une romantique larme humectait les cils de l'héroïne abandonnée.

Un jour pourtant qu'elle était assise derrière ses stores baissés, il sembla que Dieu avait entendu ses muettes prières et qu'il voulait l'exaucer. Elle aperçut au loin un cavalier richement vêtu qui s'avançait au galop vers la *villa!* En passant près du balcon, l'inconnu s'inclina avec grâce, puis disparut. La jeune femme n'avait point encore eu le temps de se remettre de cette singulière apparition, lorsque le cavalier repassa rapidement devant la fenêtre, et porta les deux mains à son cœur. La châtelaine, tout émue, ne savait que penser. Mais bientôt l'homme mystérieux se montra de nouveau ; cette fois il s'élança debout sur son palefroi, cueillit une branche

d'acacia sous le balcon et la cacha dans son sein avec un mouvement passionné. La jeune femme se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme. Quel était cet homme qui osait lui exprimer son amour avec la délicatesse hardie des anciens preux? Sa tournure était guerrière, ses traits élégants, son coursier superbe; nul doute que ce ne fût un amant mystérieux qui, depuis longtemps, cachait dans son cœnr une passion chevaleresque. Cette pensée fit rougir la châtelaine d'orgueil et de joie. Elle chercha du regard l'inconnu; il était sous le balcon et lui envoyait un baiser; cette fois elle se retira confuse, mais non irritée; la hardiesse du chevalier n'était-elle pas celle des temps héroïques?

Elle était encore singulièrement préoccupée de l'aventure qui venait de lui arriver lorsque son mari rentra.

— As-tu vu ce cavalier qui a passé plusieurs fois devant notre porte? lui demanda-t-il.

La jeune femme devint pâle; son mari avait évidemment tout découvert, et une scène de sang se préparait.

— Je l'ai vu, dit-elle à voix basse, mais avec une résolution sublime.

— Eh bien ! moi je lui ai parlé.

— Il veut dire qu'il l'a tué, pensa la châtelaine.

— Je l'avais vu faire des signes sous notre fenêtre, et cela m'avait intrigué.

— Plus de doute, nous sommes perdus ! La jeune femme fut sur le point de tomber à genoux, mais elle n'en eut pas la force.

— Et sais-tu quel est cet étranger mystérieux ? reprit-il.

— Je l'ignore, balbutia la victime en baissant la tête et prête à recevoir le coup mortel.

— Un écuyer du Cirque-Franconi qui répétait une scène d'*Estelle et Némorin*.

La châtelaine eut une migraine de huit jours, et fit condamner la fenêtre qui donnait sur le chemin.

Du reste, la femme poétique moyen âge dura peu. Alexandre Dumas, qui avait contribué à la créer, l'abandonna bientôt pour l'Andalouse, femme poétique d'un genre spécial.

L'Andalouse est née indifféremment dans la rue de Grenelle ou dans la rue aux Ours, pourvu qu'elle ait les yeux noirs, la jambe fine et qu'elle porte le poignard. La femme poétique qui a adopté ce type parle comme un poëme épique, et vit comme une danseuse; elle change d'amants à volonté. C'est un être tout de caprice et d'émotions, une lionne, un torrent, une lave. Elle se mettra à vos pieds et vous embrassera l'orteil, pour peu que vous le permettiez; mais surtout soyez-lui fidèle, car elle est femme à s'empoisonner avec trois gouttes d'eau de Cologne.

Comme beaucoup d'autres choses, l'Andalouse n'est du reste n'est qu'une vieillerie à la mode, c'est à peu de chose près la marquise de la régence avec ses attaques de nerfs et sa devise : *Courte et bonne;* on a seulement jeté un peu d'hypocrisie poétique sur le cynisme d'autrefois.

Toutes les femmes à poignard n'ont pas cependant le sang aussi africain; nous en connaissons une de nature fort calme, qui met en vers les sept Psaumes de la pénitence, et vit avec son mari comme l'épouse d'un marguillier. Elle porte

poignard, parce que son grand-père avait pour aïeule une Espagnole, et pour défendre sa chasteté contre les cochers de cabriolet.

Il existe une autre variété de femmes poétiques fort nombreuse de nos jours, mais à laquelle nous ne connaissons point de nom : ce sont les femmes amoureuses de l'excentricité; celles qui gardent une mèche de cheveux de Lacenaire et écrivent des lettres d'amour à Fieschi. Le seul moyen de fixer leur attention est de sortir de la foule à quelque titre que ce soit; il faut être au moins bâtard pour leur plaire; mais pour peu que l'on soit forçat ou fils du bourreau, on est sûr d'être adoré.

Nous avons connu, il y a quelques années, une de ces femmes que ses parents engageaient en vain depuis longtemps à faire un choix, et qui, faute de trouver un scélérat d'élite, s'obstinait au célibat. Riche et belle, les prétendants ne manquaient pas; mais tous avaient une position faite, un nom estimé, un passé connu. Lasse d'efforts inutiles, sa famille parut enfin renoncer à l'établir.

A cette époque, un étranger parut dans la ville qu'habitait notre héroïne. Il était sombre, silencieux et avait toujours une seule main gantée. La jeune fille à marier demanda en vain son nom, nul ne lui en connaissait d'autre que celui d'Adrien, qu'il s'était donné en arrivant. Pas de nom et une main toujours gantée!... Claire commença à s'occuper sérieusement de l'inconnu. Elle réussit à le faire inviter aux soirées que donnait son père, et au bout d'un mois des relations suivies étaient établies entre elle et lui.

Adrien semblait se plaire singulièrement dans sa société. Avec Claire seulement il était causeur et spirituel; mais, par instants, au milieu de ses élans de gaieté, une pensée fatale semblait traverser son âme; le sourire mourait sur ses lèvres, il baissait la tête et gardait le silence. Claire voulut plusieurs fois l'interroger; mais il répondit toujours vaguement et avec embarras.

Cependant le mystère qui entourait Adrien avait vivement intéressé le cœur de la jeune fille; lorsqu'elle restait un jour sans le voir, elle éprouvait une tristesse inexprimable : le regard et la

voix d'Adrien étaient devenus nécessaires à sa joie; elle n'en pouvait plus douter... elle l'aimait!

Quant au jeune homme, il ne lui avait rien dit de ses sentiments, mais ses assiduités prouvaient suffisamment que l'affection de Claire était payée de retour.

Un jour qu'ils étaient à la campagne, Adrien, qui devait y passer quelque temps, arriva plus triste et plus pâle que de coutume. Il parla longtemps de ces existences exceptionnelles qu'un sort fatal poursuit; on rappela l'histoire de Gaspard Hauser, en la mettant en doute, et il s'écria :

— Cette histoire est vraie : ah ! je le sais, moi.

Le père de Claire lui ayant dit, dans la conversation, qu'un étranger était venu demander son adresse le jour même, il se fit dépeindre cet étranger.

— Plus de doute, c'est lui! répéta-t-il après cette description.

Et il se leva tout éperdu.

Claire vint le joindre à la fenêtre; elle était si troublée qu'elle ne put lui faire aucune question. Mais Adrien se tourna vers elle ; il la regarda un instant d'un œil fixe, puis lui saisissant les mains avec agitation.

— Non, je ne veux pas vous quitter, s'écria-t-il; qu'il tremble; je resterai. Et il disparut.

Le soir même, Claire était à la fenêtre de sa chambre; elle entendit parler à voix basse dans le parc et aperçut deux hommes qui se glissaient dans l'ombre; un instant après un coup de feu partit, et presque au même instant Adrien passa en fuyant, sous sa fenêtre. Elle le vit bientôt revenir avec tout ce qu'il fallait pour creuser une fosse; il se perdit dans les bosquets. Lorsqu'il revint un quart d'heure après, il s'arrêta sous la fenêtre de Claire et leva les yeux ; en apercevant la jeune fille, il jeta un cri.

— Silence, murmura Claire, que sa pâleur éclairée par la lune rendait plus belle, je sais tout, mais je vous aime.

Quelques jours après Adrien Bervière épousait Claire, à la grande joie des parents de la

jeune fille. Le lendemain du mariage, comme les nouveaux époux passaient dans le bosquet, Claire sentit le sol fléchir sous ses pieds, et s'aperçut qu'elle marchait sur de la terre fraîchement remuée; elle regarda Adrien et frissonna. Celui-ci sourit.

— Tu foules un cadavre, dit-il.

— Adrien ! s'écria la jeune femme, en regardant autour d'elle, épouvantée.

— Ne crains rien, reprit-il, c'est un cadavre de chauve-souris.

Claire sut alors seulement qu'elle avait été jouée par ses parents et par son mari; mais l'amour de celui-ci finit par la consoler de n'avoir point épousé un assassin.

Outre toutes les femmes poétiques dont nous avons parlé, il y a encore la femme amoureuse d'illustres défunts, et qui porte dans son corset le portrait de Bonaparte ou de lord Byron; il y a la femme pieuse, qui a des visions et coud des amulettes dans le gilet de son mari, pour consolider sa fragilité; il y a aussi la femme émancipée qui fume, boit de la bière et porte des

bottes éculées. Celle-ci est une espèce assez rare, mais qui demande une attention particulière.

On a beaucoup parlé et écrit contre George Sand. Ses amis intimes surtout ont colporté à son sujet beaucoup de calomnies qui ont fait lever le cœur aux honnêtes gens et les épaules aux gens raisonnables. Quant à nous, nous ne reprochons à George que deux crimes graves : la cigarette et le pantalon. C'est à son exemple funeste que nous devons tant de ces femmes fortes, proclamant l'émancipation du sexe le plus faible entre deux bols de punch, et fumant du tabac de caporal dans du papier d'emballage. O mère d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Geneviève!* se peut-il que vous nous ayez affligés de tant de vierges en redingotes? Ne savez-vous pas que les moindres bizarreries du génie sont monnayées en ridicules par la foule. O grande prêtresse! ne portez pas de pantalons, je vous en conjure, ou les femmes libres auront des culottes à la mameluk; ne portez point de casquettes, ô Corine! ou nos filles achèteront des chapeaux à trois cornes.

Pour faire mieux ressortir la blancheur des

chairs ou l'éclat du coloris, les anciens peintres plaçaient fréquemment, à côté d'une figure de jeune fille, une tête de nègre ou un visage de vieillard ; peut-être faudrait-il aussi, pour achever convenablement un article sur les femmes poétiques, dire quelque chose des antipoétiques, plus nombreuses dans le monde, et non moins intéressantes à étudier. Ainsi nous aurions à peindre successivement ce qu'on appelle la femme de ménage, espèce de cuisinière sans gages qui sait au juste le prix du beurre et le point de maturité des petits pois; la femme laborieuse, qui passe sa journée à raccommoder des chaussettes et ne trouve point le temps d'apprendre à lire à ses fils; la femme simple, qui porte un chapeau à plumes avec des bas de coton bleu et un châle reteint; la femme raisonnable, sorte d'amphibie, ni chair ni poisson, qui ne désire rien, parce qu'elle n'aima rien; la femme douce, autre vertu négative qui résiste à toute volonté comme les sacs de laine aux boulets, en feignant de céder; mais ces études nous entraîneraient trop loin, et nous les remettons à un second article.

Digitized by Google

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR.

Digitized by Google

Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

— Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme; votre père souffre et vous attend.

La jeune Américaine lui saisit la main.

— O mon Dieu! déjà vous quitter!...

— Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny vous m'ôteriez tout mon courage. Si vous saviez combien je suis malheureux de partir! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston! Mais j'ai dû céder à la raison.

Digitized by Google

Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même; sa maladie va chaque jour s'aggravant; d'un moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny!... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux, j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous point cela doux à penser?

— Ah, Jones! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur, et imprimant sur ses yeux humides un long baiser :

— Adieu! répéta-t-il plusieurs fois; adieu, ma fiancée chérie!... ma femme...

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rap-

pela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter; mais ayant reconnu la chose impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de miss Makensie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de Blanche-Couronne, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée, d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre règle que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de

périlleuses entreprises, au milieu des Criks et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouïs et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs Choctaws leurs femmes préférées, et s'était enfui avec elles dans les forêts. Ce qu'il avait couru de dangers dans ces deux expéditions effrayait à entendre raconter; mais rien n'arrêtait Jackson quand la passion lui parlait. Mêlé à plusieurs civilisations, il avait emprunté à chacune ce qui pouvait aider à la satisfaction de ses désirs. Son intelligence, cultivée pendant sa jeunesse, ne manquait ni d'études ni de distinction; son langage avait souvent l'élégance des livres et ses manières la grâce des salons; mais sous cette enveloppe se cachait l'implacable volonté du sauvage. Il avait appris des tribus, au milieu desquelles il avait longtemps vécu, les ruses patientes et la persistance muette qui font arriver sûrement au but.

Depuis que, rentré dans la vie civilisée, il était devenu l'un des plus riches planteurs de l'Alabama, l'occasion d'exercer ses instincts se présentait moins fréquemment; mais il était aisé de voir qu'au fond Jackson était encore le pionnier libre du désert. C'était toujours une de ces natures dominatrices et puissamment terribles qui absorbent, dans leur sphère, ce qui est doux, riche ou beau, s'attribuent violemment ce qui leur plaît, et s'assimilent tout, parce que tout est plus faible qu'elles; — cœurs passionnés, mais durs, et qui ressemblent à un volcan dont la lave devient pierre quand elle ne brûle plus.

Ses richesses avaient donné à M. Jackson un grand crédit dans l'Alabama. On vantait son habileté en affaires, passant légèrement sur ses vices comme sur tous ceux des gens dont on peut avoir besoin. Il possédait plusieurs centaines de noirs et les traitait avec tant de cruauté, que la plus terrible menace faite à un esclave était celle de le vendre à M. Jackson. Cependant, comme cette cruauté proverbiale était devenue, en définitive, pour le planteur, une source de richesse,

loin de nuire à sa considération, elle y aidait. C'était une supériorité que plus d'un colon lui enviait à juste titre, car là où le noir cesse d'être un homme, le plus habile est celui qui retire le meilleur profit de cette machine humaine.

Sans connaître M. Jackson complétement, miss Makensie ressentait pour lui une répugnance instinctive. Elle éprouvait en sa présence cette espèce de tressaillement qu'éprouve l'oiseau frêle auprès de l'oiseau de proie. Les visites du planteur de la *Blanche-Couronne* chez son père lui avaient toujours déplu, mais surtout depuis qu'elles étaient devenues fréquentes et assidues. La rencontre de l'ancien pionnier fut donc pour elle, surtout dans ce moment, une contrariété et un embarras.

Cependant celui-ci venait de la rejoindre, et, après les politesses d'usage, tous deux se dirigèrent vers l'habitation de M. Makensie. Il y eut un moment de silence.

— Je vois aux yeux humides de miss Jenny, dit enfin Jackson, qu'elle a pris congé de Jones Cokeril.

La jeune fille fit, en rougissant, un signe affirmatif.

— Ne vous inquiétez de rien, reprit le planteur, je l'adresse à une maison dont tous les commis ont fait fortune.

— M. Cokeril vous devra sa réussite, balbutia Jenny, et j'aurais dû vous remercier...

— Remerciez-moi surtout de son départ.

— Comment ?

— Oui, j'espère que l'absence de M. Jones permettra à miss Makensie de réfléchir, et de renoncer à son projet de mariage.

— Pourquoi cela ?

— Parce que miss Makensie est trop belle et trop bien élevée pour ne prétendre à rien de plus qu'à partager la misère d'un pauvre diable.

— Il me semble vous avoir entendu prédire tout à l'heure que M. Cokeril ferait fortune.

— Sans doute, dans cinquante ans ! Tout le monde fait fortune aux États-Unis, à la condition d'attendre l'âge où l'argent ne sert plus à rien : on vit misérable avec la certitude de mourir millionnaire ! Du reste, j'ose croire que miss Jenny

a trop de raison pour se condamner à une existence de privations, de soucis et de travail, quand elle peut s'assurer, dès maintenant, tous les plaisirs de l'opulence.

— J'ai peu d'ambition, répondit la jeune fille.

— Vous avez au moins celle d'être heureuse, et vous ne savez pas ce que l'on souffre avant de se créer une position indépendante. Vous avez vu ce qu'il fallait de peines et de sueurs à nos émigrants pour abattre à coups de hache un pan de forêt et se faire une place au soleil; eh bien! dans le monde, le travail est plus rude encore, car là, au lieu d'arbres, on a des hommes, et pour hache, la volonté, mauvais instrument qui s'émousse sans cesse ou se retourne contre vous-même. Croyez-moi, miss, les sauvages ont raison quand ils disent que le blé poussé est toujours le bon blé, et les nids tout faits les meilleurs nids.

— Je me sens plus de courage, dit Jenny, et je crois qu'il y a aussi quelque joie à préparer soi-même son avenir.

— Ainsi, répondit Jackson, vous vous exposerez à toutes les chances de la fortune, et vous suivrez M. Cokeril à Boston?

— Pourquoi non?

— Vous ne connaissez pas les États du Nord, miss Makensie. Ce que vos noirs sont ici, vous le serez là-bas ; car chez nos frères abolitionistes le riche est maître, le pauvre esclave, et la femme du pauvre l'esclave d'un esclave. Là, on n'acquiert point la fortune avec les bras des autres, mais avec les siens ; il faut suer l'or qu'on gagne.

Et prenant les blanches mains de la jeune fille avec un sourire railleur :

— Voulez-vous voir, continua-t-il, ces doigts, occupés jusqu'à présent à parfumer vos cheveux blonds, s'érailler sur la toile d'emballage, ou gagner des engelures à peser des épices? Vous avez toujours mené la douce vie de nos femmes de l'Alabama ; miss, ne vous condamnez point à de viles occupations qu'on abandonne ici aux esclaves.

Jenny tressaillit : élevée sous l'empire des préjugés du Sud, où tout travail est regardé

comme un malheur et presque comme une honte pour la femme, elle fut émue un instant du tableau que lui présentait M. Jackson ; mais cette impression fut rapide, et elle répondit presque aussitôt :

— Je me soumettrai aux habitudes du pays que j'habiterai, monsieur.

La planteur fit un geste impétueux qu'il réprima sur-le-champ.

— Prenez garde, miss Makensie, reprit-il d'un ton retenu et plein d'une douceur menaçante ; réfléchissez avant d'agir ; il ne s'agit point seulement ici de vous, mais de votre père.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— M. Makensie a fait comme tous les colons ; lorsqu'il s'est établi ici, il y a dix ans, il a emprunté la somme nécessaire pour commencer sa plantation.

— Je sais qu'il vous doit beaucoup, interrompit Jenny.

— Tout lui a, jusqu'à présent, assez mal réussi ; et, si je ne me trompe, l'impossibilité de faire honneur à ses engagements entre pour une bonne part dans la maladie qui le tue.

— Ah! je le sais, je le sais, s'écria la jeune fille en pleurant; mais que puis-je faire, mon Dieu?

— Renoncer à M. Cokeril.

— Que dites-vous?

— Et donner à M. Makensie un gendre assez riche pour le tirer d'embarras.

— Ah! jamais, s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

— Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Makensie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

— Oh! monsieur!

— Du reste, rien ne presse; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Makensie : j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi à ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de

M. Jackson semblait, en effet, justifier cet étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur, fort belle, dont il avait fait d'abord sa maîtresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de madame Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Makensie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de cet homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle eut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revînt; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir? D'un autre côté, M. Makensie n'était point en état de soutenir une telle discussion ; outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les États du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusât que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé, depuis dix ans, à créer son habitation, et en sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux. Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces

affaires était son oncle Williams. Établi dans le New-Hampshire, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama; la jeune fille lui écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Makensie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait décroître en lui comme une source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir. Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces, sa sphère d'activité : on eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe; et la fin de cet homme, se retirant ainsi pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné des ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous le chèvrefeuille de la pelouse. Alors, en regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait point finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérances avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux; il se redressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces, et s'excitait à vivre!... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivis d'abattements plus profonds; aussi M. Makensie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée. Il y a d'ailleurs, dans les agonies insensibles, une langueur qui n'est pas sans charmes, et le père de Jenny s'abandonnait le plus souvent à cette confuse jouissance. Pareil à un voyageur arrêté au sommet de la dernière montagne, il se penchait sur la vie pour en écouter les derniers bruits et en respirer les derniers parfums, sans s'occuper de la nuit, qui venait...—Douce impré-

voyance des mourants, qui leur fait trouver d'étranges douceurs au milieu de leur propre destruction, et qui leur montre l'instant suprême où la sensation s'évanouit et où tout s'efface, comme un soleil couchant de la vie!

Du reste miss Jenny ne négligeait rien pour entretenir cette quiétude. Elle avait deviné les soucis de son père et s'efforçait d'en distraire sa pensée. Lorsque M. Makensie s'inquiétait des cultures qu'il ne pouvait visiter, et craignait pour les récoltes prochaines, qui devaient arrêter ou décider sa ruine, Jenny le conduisait le long des haies de laurier toutes brodées de lis écarlates; elle lui faisait écouter les oiseaux cachés dans les bosquets de camélias sauvages, lui montrait l'Alabama qui coulait sous les galeries de l'habitation, les grandes forêts vierges perdues à l'horizon; et, au milieu de tant d'harmonies ineffables, le malade oubliait ses inquiétudes; il respirait l'air embaumé, écoutait le bengalis, contemplait les eaux, les bois, les montagnes, et son bonheur lui semblait de la richesse; et, rassuré par l'opulence de la création, il ne pouvait

se croire pauvre, entouré de tant de trésors!...

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient chaque jour croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondît du New-Hampshire; mais, comme il arrive toujours quand on a l'impatience et le désir pour arithmétique, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions : l'attente et la logique vivent rarement en bonne intelligence; miss Makensie s'étonna donc bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent!

Un soir que M. Makensie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotoniers; mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau de vignes, où il s'assit accablé. Cependant la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager; sa tête se pencha

sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement; mais lorsque la respiration égale du malade lui eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépouillé, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna eu baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelques pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.

— Je crois que miss Makensie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve; je lui avais pourtant annoncé ma visite il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien ?

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-unes de mes raisons ?

— Je n'ai bien compris qu'une chose, dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Makensie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en éludant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-même régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah! vous avez écrit à votre oncle ? fort bien... Je vois que miss Makensie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'admis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

— J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si précieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— Dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Makensie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a pas cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point? demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront des miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Makensie, je vous aime; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez; ma fortune entière vous appartiendra :

argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama ou nous la quitterons selon vos désirs : votre volonté sera souveraine pour moi et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Makensie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre !

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune Américaine; mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible ! impossible, monsieur ! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez-garde, miss; Jones ne retirera point M. Makensie de la situation dangereuse où il se trouve.

— Oh mon Dieu ! de l'argent !... de l'argent !... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah ! vous commencez à en sentir le prix !...

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, montrez-vous généreux; rappelez-vous que vous êtes, depuis dix ans, l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver : pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille?...

— Ayez pitié de moi, monsieur!

— Non! non! miss Makensie; vos prières sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui abandonnent ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre leur bonheur : l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices; je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je vendre jusqu'au lit de votre père!

— Ah! vous ne ferez point cela!

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible!... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père!.... Vous êtes riche; que vous importe d'attendre? Hélas! vous n'attendrez pas longtemps! Mais épargnez les derniers jours d'un mourant... Ah!

promettez-le-moi, monsieur Jackson, promettez-le moi!...

Jenny, oublieuse de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur; elle avait pris ses deux mains, et, presque à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. En sentant les battements de ce sein gonflé de soupirs, Jackson fut pris d'une sorte de délire; il enleva la jeune fille dans ses bras, et l'approchant assez de lui pour toucher des lèvres ses cheveux blonds :

—Oui, dit-il d'une voix ardente, oui, je vous le promets!... Mais dites alors que vous serez à moi! Oh! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez; votre vue me fait vivre; j'ai faim et soif de vous! que de fois, lorsque vous passiez seule dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert! Mais non, je ne veux point de violence avec vous; je veux que vous m'aimiez; je le veux, entendez-vous, Jenny!

Il y avait une sorte de fureur et de menace

dans cette prière d'amour ! la jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson, mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah ! ne refusez point d'être à moi, reprit-il. Écoutez : vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne;* rassurez-vous; depuis que je vous aime, je déteste cette femme ! je vous la livrerai, si vous voulez; si vous voulez, elle vous servira à genoux; ou, si sa présence vous déplaît, eh bien ! je la chasserai, elle et ses enfants !.... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera !

— Vendre vos fils ?... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi ! je n'aime que toi !

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il avec une surprise irritée.

Et comme la jeune fille reculait toujours :

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer; je vous fais horreur !.... Eh bien,

soit ! je mériterai un tel sentiment ! Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Makensie ; le lit où il est couché m'appartient. Tout ici est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais, on ne me méprise point impunément. Ah ! je vous fais horreur ? Faites vos adieux, alors, à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain, il ne vous restera point de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout à coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps. M. Makensie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il avait brisées dans son effort pour se lever ! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile ; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il ; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien! dit-il froidement, que décides-tu?

— Je décide, répondit le malade, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice de Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande.

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Makensie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait caché, selon l'usage des colons, il le dirigea contre le malade ; mais celui-ci n'attendit pas le coup ; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force ; il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny, se jetant à genoux près de lui.

M. Makensie la regarda, tendit la main vers elle..., voulut parler...; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

La première douleur de Jenny fut affreuse; bien qu'elle s'attendît depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour le supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Makensie l'éprouva vivement; tant qu'elle put voir, même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur; mais une fois le cercueil emporté et la maison redevenue silencieuse, une conviction écrasante s'empara de son âme; elle sentit comme un vide immense dans sa vie, et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri qui s'échappa de son cœur à cette pensée fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds comme une barque submergée.

La vue de son oncle qui arriva le soir même l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Makensie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu, sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein, et son accent devait rappeler celui du Christ sur la montagne. Après avoir embrassé Jenny, il l'assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule; puis, relevant le front de la jeune fille avec une sollicitude paternelle :

— Assez, lui dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce que mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais; et je vous chérirai comme on chérit son dernier enfant.

Cependant la mort de M. Makensie avait bientôt été connue dans l'Alabama, et avait donné l'éveil à ses créanciers. On les vit arriver de Montgomery et d'ailleurs, apportant leurs règlements de compte. M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances. Comme les affaires de M. Makensie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort; Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Makensie était loin de soupçonner que cet inventaire préparait sa perte.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson, relativement à la succession de M. Makensie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny

s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent l'angoisse revient, aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus bientôt à nos yeux rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée. Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait dans peu de temps un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin l'inventaire se termina, et tous ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créanciers chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux ; c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement

soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionnellement et se mentir sans rougeur. Les yeux se promènent partout ; on inventorie ce qu'on aperçoit ; on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du facteur ; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Makensie avaient déjà fait cet examen en détail lorsque Jackson et Williams entrèrent. Celui ci était triste ; mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse ; le tout montait à la somme de vingt mille dollars.

— Vingt mille dollars seulement! s'écrièrent plusieurs créanciers.

— Attendez, interrompirent quelques autres : M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Makensie.

— Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

— Je l'avais toujours prévu, dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres: c'était un correpondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

— Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élections.

— Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant.

— Ainsi nous perdrons un tiers au moins.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit Jackson; l'inventaire de M. Williams Makensie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère, et il en a oublié une des plus importantes.

— Laquelle.

— Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

—Je ne vous comprends pas, dit Williams.

— Je vais me faire comprendre, monsieur. Ces pièces, trouvées parmi les papiers de M. Makensie, prouvent que la femme qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave : or les enfants devaient suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère; miss Jenny, fille d'une esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Makensie.

— C'est impossible ! s'écria Williams; où sont ces papiers, monsieur ?

— Les voici.

Le vieux colon fut prié de lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Makensie pour l'affranchissement de la mère de Jenny, mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient, du reste, trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

—Monsieur est-il convaincu ? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé garda le silence.

— M. Williams Makensie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme : c'est la loi !... seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants ; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je payerai pour miss Makensie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama ; vous trouverez peut-être que c'est acheter assez chère une enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

— Miss Jenny est belle, observa un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une jolie fille.

— Horreur ! s'écria Williams.

— On voit que vous ne connaissez point l'article *massa*, dit en riant le Hollandais ; du reste, on n'a l'habitude de vendre ni d'acheter en cachant la marchandise : où est la quarteronne, qu'on l'estime en consience ?

— C'est juste, répéta-t-on de toutes parts; il faut la voir : faites venir la jeune fille.

M. Makensie essaya vainement des objections : on ne l'écouta point; il comprit que la résistance serait inutile, et, craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser des fleurs : en apercevant son oncle elle sourit d'abord; mais presque aussitôt elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit nécessaires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il la lui annonça donc brusquement et sans préparation. Miss Makensie fut comme frappée de la foudre.

— Ne craignez rien, lui dit le vieillard; quoi qu'il puisse m'en coûter je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et profonde que donne le danger, elle avait compris sur-le-champ que tout espoir était perdu, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé. Cette

conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva au contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors, d'ailleurs, il s'élève dans l'âme de subites résolutions qui arrêtent tous les désespoirs ; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes remèdes, et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation. Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du condamné partant pour l'échafaud que Jenny dit à son oncle qu'elle était prête à le suivre; sans chercher à s'expliquer la cause de cette courageuse tranquillité, M. Makensie s'en réjouit et encouragea sa nièce à y persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre mesure; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

— S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

— Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la porte; la voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Makensie. La jeune fille était si pâle, mais si fière; il y avait dans toute sa personne une douleur si haute et si résolue, que les créanciers s'écartèrent devant ses pas.

— Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec une dignité amère; puisque les créatures de Dieu sont ici des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-mêmes ce que je dois vous la payer.

— C'est de la marchandise de première qualité, murmura à demi voix le Hollandais.

— Mettez-la donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière, le marchand d'esclaves s'approcha de Jenny, l'examina avec attention, la mesurant et la soupesant de l'œil.

— On en trouverait deux mille dollars, dit-il.

— J'en donne trois mille, répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui avait tout suivi jusqu'alors avec un sourire silencieux, s'avança et dit froidement:

— Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra aucune surprise : elle l'attendait.

— Sept mille dollars, reprit Williams.

— Huit mille.

— Neuf mille.

— Dix mille.

M. Makensie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette hésitation, lui saisit la main :

— C'est assez! mon oncle, balbutia-t-elle, abandonnez-moi.

— Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez disposer de plus d'or que moi; mais ayez pitié de ma pauvreté. Ceci n'est point une lutte que j'engage contre vous..., c'est un devoir que j'accomplis; ne m'enlevez pas cette enfant : c'est la fille de mon frère; je lui ai promis d'être son père désormais : au nom du Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas!

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans les yeux. Il prit la main de Jenny, et, se tournant vers les créanciers :

— Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

— J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

— Abandonnez-moi ! abandonnez-moi ! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

— Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il ! Eh bien ! je m'engage à les payer dans une année.

— Je les paye de suite, répondit Jackson en jetant sur la table les vingt mille dollars en banknotes.

A cette vue les créanciers se rapprochèrent d'un mouvement commun.

— Affaire conclue, s'écria le Hollandais : à nous les billets, à vous la fille.

M. Makensie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Cela devait être, dit Jenny, avec une sorte de désespoir calme et profond ; cela devait être, ô mon oncle ! vous n'étiez pas assez riche pour me sauver !... Ne vous affligez pas, car je suis

résignée; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-même : *Dieu permet les larmes, mais il aime le courage.*

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses mains :

— Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'un voix vibrante de larmes retenues : Jones est maintenant à Boston, plein d'espérances! Dans ce moment peut-être il fixe le moment où nous devons être réunis pour toujours! Je crains sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étranger! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon oncle! de veiller sur son désespoir et de le consoler.

— Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau d'or :

— Vous lui rendrez sa bague d'alliance, dit-elle; mais répétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée!

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre, étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla faire un effort surhumain; elle posa les deux mains sur son cœur, comme si elle eût voulu y refouler le désespoir, se leva et jeta autour d'elle un regard effaré. Les créanciers s'étaient retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle se trouvait seule avec M. Makensie. Elle fit quelques pas autour de cette salle, où tout lui était familier; ses yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la corbeille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle avait coutume de soigner, et, ouvrant les bras comme si elle eût voulu tout embrasser :

— Adieu, dit-elle, tout ce que j'ai aimé!

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

— O ma mère! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant tu es libre pour toujours!

Elle s'approcha alors de la fenêtre, regarda

la campagne, le ciel et l'Alabama, qui coulait sous le balcon, et se cacha le visage. Il y eut encore un silence pendant lequel on n'entendit que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout à coup la porte s'ouvrit et Jackson parut.

— Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-il lentement.

— Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement accomplie? demanda Williams.

— En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura accablé.

— Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû? demanda Jenny; l'honneur de mon père est à l'abri désormais?

— M. Williams Makensie recevra tout à l'heure quittance générale pour son frère; il ne reste plus à miss Jenny qu'à suivre son nouveau maître.

— Alors, adieu mon oncle Williams! cria la jeune fille en étendant les bras; adieu Jones, adieu ma mère!...

Et, courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama (1) !

(1) Le fond de ce récit est vrai. Nous e emprunté l'idée à l'intéressant ouvrage de mis ineau, qui a été traduit par M. Benjamin Laroc même auquel on doit l'admirable traduction de lord Byron.

FIN

005647866

Digitized by Google